

HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

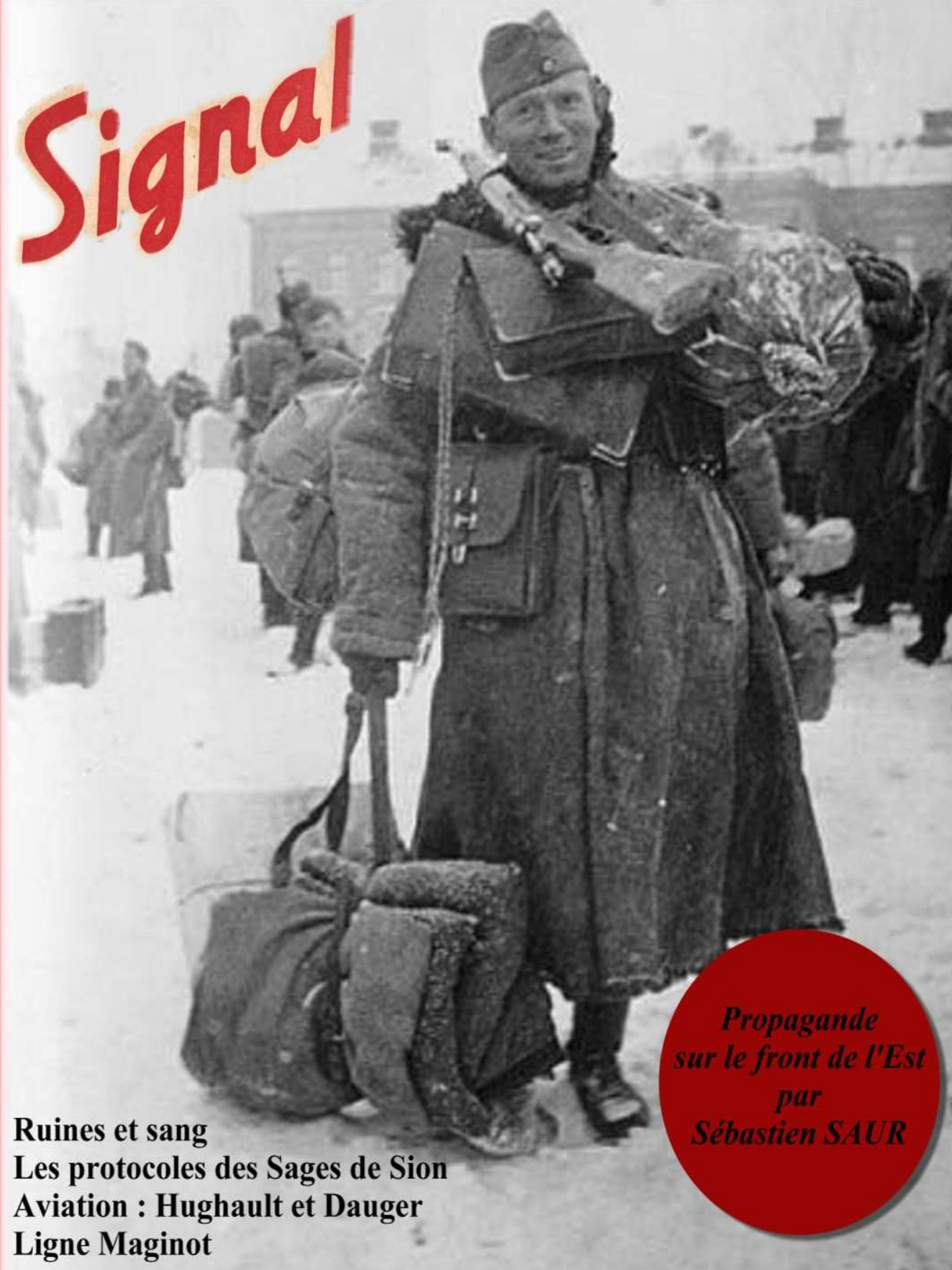
La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 58

Février mars 2009



Signal



www.39-45.org

Ruines et sang
Les protocoles des Sages de Sion
Aviation : Hughault et Dauger
Ligne Maginot

*Propagande
sur le front de l'Est
par
Sébastien SAUR*



EQUIPE DE REDACTION

Frederic Dumons

Philippe Parmentier

Stéphane Delogu

Eric Giguère

Prosper Vandembroucke

Laurent Liégeois

Philippe Massé

Alain Lelard

en partenariat avec



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>

www.39-45.org/histomag

Contact rédaction

juin1944@wanadoo.fr

fdumons@yahoo.fr

hell_on_wheels@noos.fr

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

Page 3 : L'edito

Page 4 : Signal et l'Union
Soviétique

Page 8 : Belgique mai 40 – Des
larmes et du sang

Page 13 : Les protocoles des Sages
de Sion

Page 15 : Le saviez-vous ?...

Page 18 : Maginot – Le secteur
fortifié des Alpes Maritimes

Page 20 : Aviation, 2e guerre
mondiale et bande dessinée

Page 23 : Le coin de lecture

L'édito...

Par Stéphane Delogu

Les débuts d'année sont réputés pour être ordinairement calmes, ce n'est pas toujours évident de dénicher un candidat aux oscars. 2009 a failli à l'habitude par un petit coup de pouce bien ajusté, sans morosité ni déballage larmoyant puisque c'est d'humour dont il s'agit et surtout d'humour contemporain pour être précis.

Ca ressemble à peu de choses près à l'art contemporain. Prenez deux bidons d'huile pour moteur deux temps, compressez les, égayez les d'un coup de bombe aérosol vert fluo, montrez les illico presto à ceux qui décident de ce qui est de l'art et de ce qui est roupie de sansonnet et affichez si possible un prix à cinq zéro. C'est moche, ça ne sent pas forcément bon à cause des résidus d'huile restés dans les bidons, ça ressemble à rien, mais les initiés ont décidé que c'était de l'art. On vous propose une variante originale et tout aussi immonde.

Remplacez les bidons d'huile visqueux à souhait par un vénérable professeur qui nous répète depuis des plombs que les chambres à gaz n'étaient que les ancêtres préhistoriques du four à micro onde et que Dachau était l'ancêtre plus rustique du « Club Med » cher à Trigano. Le parallèle est certes osé mais pour établir un comparatif le plus fidèle possible, on n'a pas trouvé plus dégoûtant. Remplacez maintenant la presse hydraulique par un humoriste aussi subtil et délicat, ajoutez un zeste de folie avec un complice joliment vêtu d'une tenue de déporté et vous aurez le point de départ de l'humour contemporain. A cela il manque, détail ô combien substantiel, un troupeau d'initiés vaguement tendance dont les sujets femelles donnent essentiellement dans les aigus à défaut d'avoir reçu l'essentiel, en l'occurrence cet indicible chromosome qui fait la différence entre l'humain et le poisson rouge.

Le tour d'horizon est maintenant complet pour un tableau réussi : Faurisson reçoit un prix décerné par un déporté, avec la bénédiction d'un Dieudonné des grands soirs devant un parterre mêlé de crétins, de barbares et d'andouilles du nouveau Mexique. Ne pleurez pas, c'est de l'humour nouveau, un parfait équilibre consensuel entre bêtise bon genre, gastro-entérite des grands jours et foie de veau avarié. Si vous n'appréciez pas, ne commencez pas à broyer des bidons avant de les peinturlurer, vous êtes simplement hermétiques aux nouvelles tendances. Ce n'est pas mortel, ça a d'ailleurs un avantage : ça empêchera un jour de confondre du pâté de lapin en conserve et du foie gras fermier.

Et dire que ce galopin de Faurisson garde un cœur vert et badin alors que l'infortuné Reynouard Vincent, la justice aux trousses, le teint jaune et en jogging soldé de chez Carrouf, n'en peut plus de prêcher dans le vide la vraie vérité historiquement exacte. Au lieu de donner un oscar à Faurisson, il ferait mieux d'acheter un costume trois pièces à Reynouard, Dieudonné. Pour aller au placard, ça se porte mieux.

On allait oublier de vous dire que l'affaire de notre stèle avait pris un virage décisif, puisque le budget est bouclé, le gros œuvre va démarrer pour aboutir le 7 juin prochain, dans un coin paumé de la plaine Caennaise à un hommage à ceux qui n'ont pas l'heur de donner dans l'art contemporain et ont gardé un sens de l'humour plus conventionnel, tout au moins pour ceux qui ont survécu.

Grands oubliés de la mémoire, les Canadiens vont être honorés par une poignée de passionnés, tous bénévoles dont aucun n'entrera jamais dans la jet-set qui fait et défait le bon goût. Ils ne le souhaitent pas pour tout vous dire. Ils avouent une bête et fade préférence pour ce qui est sincère, chaleureux et respectueux. Pas de quoi aller plus loin que le péage de Corbeil Sud on vous l'accorde. Ils se disent que ce n'est pas bien grave et que si c'est pour finir au Panthéon des crétins, ils préfèrent encore se réunir au milieu de la Pampa et sans initiés pour leur servir du pâté de foie et leur facturer au prix du caviar.

A la prochaine.

Note de la rédaction

Tout d'abord, l'ensemble de la rédaction tient à souhaiter une excellente nouvelle année à tous ses lecteurs. Certes vous lirez ceci début février, mais ces quelques mots ont été écrits fin janvier, il était donc encore temps...

A l'édito de Stéphane nous ajouterons quelques mots pour vous présenter cette nouvelle version de votre Histomag'44. Comme vous allez pouvoir le constater il y a eu quelques changements dans la mise en forme et la mise en page de ce dernier.

Ce nouveau format est plus compact, nous avons eu une pensée pour les budgets consacrés à l'imprimante. De plus, nous avons tenu compte d'un certain nombre de remarques qui nous avaient été faites ces derniers mois. Bien entendu le résultat est perfectible mais nous ne sommes pas sans compter sur vous pour nous aider à faire un magazine qui vous ressemble un peu également.

Enfin, l'équipe s'est scindée afin de constituer deux axes de travail. L'une centrée sur le mag lui-même que vous retrouverez tous les deux mois, comme à l'accoutumée, l'autre prenant en charge les numéros hors série qui devraient reprendre à un rythme régulier.

Signe de bonne santé, Histomag bénéficie d'articles d'avance mais nous savons que nombre d'entre vous souhaiteraient franchir le pas... n'hésitez pas nous sommes à votre écoute !

Donnons-nous rendez-vous pour la prochaine édition, en attendant : bonne lecture à tous !

Signal et l'Union Soviétique

Par Sébastien Saur

Parmi la masse de publications produites par l'Allemagne nazie, il en est une particulière, différente des autres par sa forme, sa qualité et sa diffusion : *Signal*. Encore aujourd'hui, ce magazine est une référence pour qui veut étudier la propagande de cette époque ou trouver des illustrations de bonne qualité sur le sujet des forces de l'Axe.

Destiné aux pays neutres et occupés, le magazine se démarque des autres publications nazies. Loin d'être un pamphlet nazi rempli de haine tel que pouvaient l'être des journaux tels que le *Völkischer Beobachter* ou *Der Stürmer*, il fait preuve d'une finesse de propos inattendu, évitant de heurter de front les sensibilités de pays qui contrairement à l'Allemagne n'ont pas été soumis depuis des années à la propagande nazie.

Magazine à part, pays à part : l'Union Soviétique, d'abord alliée puis ennemie jurée du *Reich* hitlérien, la propagande allemande est obligée de faire preuve d'un talent exceptionnel pour justifier chacun des revirements de l'Allemagne. Du fait de sa position particulière, *Signal* sera confronté à ce problème d'une façon plus violente encore que ses homologues de l'intérieur du *Reich*.

Histoire d'une publication

Après la conquête de la Pologne, les services de propagande de la Wehrmacht mettent à profit l'accalmie de la *Drôle de Guerre* pour créer un nouveau magazine destiné à devenir le principal instrument de communication de l'armée allemande dans les pays occupés et neutres.

Le nouveau magazine prendra pour modèle le prestigieux magazine américain *Life*, né en 1936 et qui a connu depuis une notoriété mondiale grâce à une formule nouvelle basée sur des articles de fond, accompagnés de nombreuses photographies. Comme il sera distribué dans de nombreux pays, il lui faut un titre simple à traduire dans de nombreuses langues : *Signal* est né. Sa publication, bimensuelle, sera confiée à la *Deutscher Verlag*, à Berlin, anciennement *Ullstein Verlag*, empire de presse « aryanisé » en 1937, qui bénéficie d'un large crédit auprès des lecteurs internationaux, puisqu'elle publie déjà le célèbre *Berliner Illustrierte Zeitung*.

Le 15 avril 1940, la célèbre couverture à titre et bande rouges fait pour la première fois son apparition dans les kiosques à journaux. Pour l'instant, la nouvelle publication est limitée à 136 000 exemplaires distribués dans quatre langues : allemand (pour la suisse germanophone et les troupes de la Wehrmacht), français (pour la suisse francophone), italien (pour l'Italie et la suisse italophone), anglais (pour les Etats-Unis).

Très rapidement, les conquêtes du Reich vont étendre la zone de diffusion du magazine. Les chiffres atteints par la publication donnent le vertige : au plus fort de sa diffusion, en mai 1943, *Signal* est vendu à 2 426 000 exemplaires. Le nombre total de numéros vendus durant les cinq années d'existence du magazine est estimé à 160 000 000 d'exemplaires. En Europe, il sera distribué dans 36 000 points

de vente, répartis dans 20 000 villes.

Les défaites successives du Reich et la perspective inéluctable de sa défaite ne ralentissent pas la production du magazine, qui bénéficie encore début 1945, malgré la pénurie de papier et d'encre, des meilleurs approvisionnements, grâce au soutien actif du ministre de la propagande Joseph Goebbels. Même la destruction de l'immeuble de la *Deutscher Verlag* lors d'un bombardement n'aura pas raison du magazine : en mars 1945, le dernier numéro de *Signal* sortira à l'aéroport de Berlin, grâce à des rotatives à main.

Le pacte germano soviétique : comment justifier une alliance en restant prudent...

Entre le début de la publication et mai 1941, *Signal* est forcé de justifier le pacte de non-agression contre nature entre le Reich nazi et l'Union Soviétique. La part d'articles consacrés au sujet est très faible en comparaison de celle laissée aux autres sujets, l'Axe volant alors de victoires en victoires à l'Ouest puis en Afrique.

Un article s'attaque directement au sujet, ouvrant par le titre sans ambiguïté « *Pourquoi l'Allemagne et la Russie vont-elles main dans la main ? Les leçons de l'Histoire* ». A travers l'évocation des relations entre l'Allemagne et la Russie à la fin du XIXe siècle, *Signal* tente de montrer que la Prusse, puis l'Allemagne de Bismarck, ont toujours veillé à la sauvegarde des intérêts de leur grand voisin. A l'inverse, l'Angleterre, à cette époque principale cible du magazine, est accusée de toujours avoir cherché à limiter l'influence russe en Europe.



12 novembre 1940, Molotov est à Berlin

Les relations internationales contemporaines entre le Reich et l'Union Soviétique sont à peine effleurées, de façon à masquer le manque total d'avancement dans les discussions entre les deux pays. La visite de Molotov à Berlin, du 12 au 14 novembre 1940, incontournable, est présentée par un simple reportage photographique de trois pages, dont les commentaires laconiques ne permettent de tirer aucune

conclusion sur l'issue des entretiens.

Cependant, quelques passages d'articles permettent de découvrir le visage des soviétiques. Dans un article sur un voyage qu'il a effectué à l'Est, un journaliste écrit ainsi qu'il se trouve dans un train en face d'un jeune officier soviétique blond, « *qui pourrait être allemand* ». On trouve donc, avant l'invasion, des « Aryens » ! Mais par la magie de la propagande, ces hommes vont tous disparaître après l'invasion, au profit du visage hideux des hordes de barbares assoiffés de sang censés vouloir déferler sur l'Europe.

La guerre à l'Est, guerre défensive

Curieusement, le changement entre l'Union Soviétique-positive et l'Union Soviétique-négative ne se fait pas dans *Signal* au moment de l'invasion, mais avant. Dans le premier numéro de juin 1941, soit trois semaines avant le début de l'opération *Barbarossa*, un article consacré à la fin du gouvernement yougoslave lors de l'invasion du pays par les forces de l'Axe, l'accent est mis sur son alliance avec l'Union Soviétique, ce qui va à l'encontre du pacte de non agression Molotov-Ribbentrop. Il est très vraisemblable que l'OKW a donné ordre à la rédaction du magazine d'insister sur cette information, afin de préparer les esprits à la future invasion.

A partir du mois d'août 1941, les masques tombent : selon *Signal*, la guerre à l'Est est une guerre défensive, Staline ayant prévu de toute façon d'envahir l'Europe. Le pacte de non-agression aurait permis à Staline de gagner du temps : « *on [Staline] ne se sentait pas encore assez fort pour entrer dès le début dans le grand jeu* ». La guerre commencée en 1939 est elle-même présentée comme un plan machiavélique de Staline, qui aurait monté les pays européens les uns contre les autres, afin de les affaiblir puis de « *frapper au moment voulu* » et envahir l'Europe.



Les « hordes » qui se voulaient être la représentation d'un régime aux abois

La Russie, auparavant présentée comme un allié naturel, devient désormais « *le vieil ennemi de l'Europe* », qui voulait réaliser un projet qualifié de « *l'un des plus néfastes et des plus vils qui aient jamais été conçus* », autrement dit l'invasion de l'Europe, puis du monde, par les « *hordes bolchévistes* ». Ces « *hordes* », *Signal* va les présenter à travers de nombreux reportages pris sur le vif durant les combats et dans les camps de prisonniers.

Paradoxalement, *Signal* insiste sur la discrétion des soldats soviétiques, qui semblent ne combattre en grosses unités que rarement, attaquant lâchement les Allemands « *dans le dos* ». Les villages font exception, ils sont « *fortement défendus* », les civils participant à la défense, et ne se rendent comme les soldats « *qu'après avoir été complètement cernés* ». La barbarie supposée de l'ennemi apparaît cependant chez certains groupes de soldats soviétiques qui se présentent « *saouls, bras dessus, bras dessous [...] chantant à voix rauque et brandissant leurs armes* ».

Les véritables « *hordes* » sont celles des millions de prisonniers soviétiques parqués dans les camps à l'arrière du front, ou marchant vers la captivité. Les photographes ont sélectionné les soldats les plus mal en point et les plus laids pour montrer au lecteur le visage de l'ennemi, repoussant comme de bien entendu. L'accent est mis sur les traits asiatiques, les commissaires politiques et les Juifs, faisant ainsi écho à la propagande qui fustige l'alliance judéo-asiatico-bolchévique.

Enfin, le monde découvert par les soldats Allemands est présenté comme plus que chaotique : maisons délabrées, routes défoncées, surpopulation... Le tout bien sûr illustré par d'innombrables photographies. Le plus intéressant à cet égard est un article consacré à une visite à Moscou effectuée avant l'invasion. Plus d'officier blond ici, les rues sont envahies d'un « *courant humain dont la masse envahit les rues* ».

Le plus frappant est que le système soviétique est censé avoir tué jusqu'à la beauté ! Ainsi les femmes ne sont plus que des « *momies* », seules « *les toutes jeunes filles de la dernière génération* » faisant exception à la règle.

Collaborations à l'Est

Dans *Signal*, l'invasion de l'Union Soviétique, outre une opération préventive, est une guerre de libération. Il s'agit d'apporter la liberté et la civilisation aux populations opprimées de l'Est.

Ainsi les réformes agraires imposées par le Reich à l'Est, qui dans les faits remplace le système des kolkhozes par un autre, tout aussi coercitif, est présenté comme la libération des paysans, à grand renfort de reportages montrant les joyeux paysans russes fiers de cultiver leurs propres terres.

Des reportages montrent les ouvriers de l'Est en Allemagne, censés être heureux de leur sort. Tous sont marqués du carré

de tissus marqué « Ost », équivalent de l'étoile jaune pour les slaves. Loin d'être une marque de fierté comme le prétendent les commentaires du magazine, cette marque est surtout une mise en garde à l'attention des Allemands, afin d'éviter les contacts physiques, particulièrement sexuels, avec ces *Untermenschen*...

L'Allemagne est censée amener à l'Est le sens de l'ordre et de la beauté : des reportages jouent sur l'aspect « avant-après », mettant côte à côte des photographies d'un village lors de l'arrivée des troupes allemandes et après un an d'occupation. En fait les améliorations constatées à première vue ne sont qu'un trompe-l'œil, l'examen des photographies montrant clairement que peu de choses ont changé dans la réalité.



Le général Vlassov pendant les manœuvres d'une de ses unités de volontaires.

A partir de l'été 1942, *Signal* doit une fois encore adapter sa propagande : tous les soldats de l'Est ne sont pas des barbares assoiffés de sang, certains commencent à se battre aux côtés de l'Allemagne ! On assiste donc à la mise en place d'une double présentation : d'un côté les soviétiques restent d'atrocités barbares, de l'autre les *Osttruppen*, ou troupes de l'Est, anciens prisonniers ralliés à la cause allemande, combattent avec la *Wehrmacht*. La majorité d'entre eux sont des Cosaques, suivis de près par la fantomatique armée nationaliste du général Vlassov. A côté de ces deux grands groupes, apparaissent une myriade de groupes nationaux de plus petite importance. L'accent est mis sur la lutte nationale de chacun, afin de faire croire au lecteur que l'Allemagne combat pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Politisation de la guerre

Avec les défaites, le magazine se politise : la part des reportages montrant les combats se fait de plus en plus faible, au profit des articles consacrés à l'alliance entre les Alliés occidentaux et l'Union Soviétique.

Les occidentaux sont ainsi accusés d'avoir livré l'Europe à l'Union soviétique, « *monstre tentaculaire qui s'agite à l'Est sous la forme d'une pieuvre énorme au venin virulent* ». A l'appui de cette thèse, le comité d'Alger installé par le général De Gaulle après le débarquement en Afrique du nord est présenté comme « *une annexe de Moscou* ». Pour *Signal*, « *si jamais le gaullisme devait s'incruster en France, cela*

équivaldrait, en l'état actuel des choses, à la dictature de la Commune et à toutes les conséquences que cela entraînerait pour la population française violente ».

Pour appuyer son propos, *Signal* publie en 1943 un atroce reportage sur la découverte du charnier de Katyn. Dans les pages suivantes, des photos montrent des images de cadavres de victime d'un bombardement sur Paris. La conclusion est évidente : les Alliés utilisent « *comme moyen de guerre, le massacre de milliers d'êtres humains sans défense* ». Ainsi le lecteur est-il invité à réfléchir sur le sort qui attend l'Europe en cas de victoire alliée.

Dans son premier numéro de mai 1943, *Signal* utilise pour la première fois une expression appelée à un grand avenir : « *derrière le rideau de fer* ». Etant donné le contexte, on peut penser qu'il ne s'agit encore ici que d'une allusion au fer des obus sur le front, mais l'idée est là : la guerre froide se profile. L'expression sera reprise début 1945 par Goebbels, puis par Churchill dans sa célèbre lettre à Truman.

Racisme et antisémitisme

Longtemps l'aspect raciste et antisémitisme de *Signal* ont été ignorés dans les publications et recherches qui lui étaient consacrés. Il est vrai qu'une lecture superficielle ne permet pas de le repérer facilement, seule une lecture assidue de l'ensemble des numéros permet de se rendre compte de l'évolution des idées racistes dans *Signal*. Si au départ les allusions sont plus que limitées, la haine raciale s'insinue de plus en plus dans les pages du magazine à mesure que la guerre avance, pour arriver en 1944 dans certains articles à des déferlements d'antisémitisme dignes des pires publications nazies.

Les *Untermenschen* slaves n'apparaissent ainsi jamais directement, *Signal* ne fait qu'insinuer l'idée, montrant des visages de prisonniers au faciès asiatique, qualifie les prisonniers de « *êtres primitifs, de demi-sauvages* », les villes et villages sont montrés comme « *dépourvus de toute trace de civilisation* ». La guerre elle-même est une guerre de l'humanité contre la les forces du mal : « *c'est la civilisation elle-même qui lutte contre la barbarie. Question de vie ou de mort* ». Le régime soviétique lui-même est « *l'élément fondamental étranger* », dont la victoire serait celle « *de l'Asie continentale sur nos façons de vivre, de penser ainsi que sur nos méthodes d'éducation* ». Début 1944, les choses sont mises au point pour les lecteurs inattentifs : un article déclare que le monde a été créé « *pour la race blanche* », mettant ainsi fin à toute ambiguïté.

Les Juifs sont parallèlement l'objet d'attaques de plus en plus violentes. L'Union soviétique est ainsi présentée en 1944 comme un « *centre d'action de la juiverie internationale hostile aux nations* », dont le but serait « *l'un des crimes les plus horribles de l'histoire mondiale : la conquête du monde par la juiverie internationale* ». Des expressions qui parlent d'elles-mêmes...

La présentation de l'Union Soviétique dans *Signal* est représentative de la manière dont la propagande peut s'adapter aux circonstances : alliée, ennemie jurée, à moitié alliée... Malgré les changements de l'image du pays, *Signal* a su garder une ligne éditoriale claire, opérant sans heurts les différents changements nécessaires. Parallèlement, le magazine réussit à insuffler à ses lecteurs, par doses de plus en plus importantes, la haine raciale et l'antisémitisme, sans tomber dans la caricature des autres publications de l'époque.

Mais *Signal* ne s'arrête par là : l'Union Soviétique n'est qu'un

aspect limité de la publication, qui s'attache à tous les aspects de la vie de l'époque, depuis la politique aux célèbres pin-up qui ornaient les chambres des soldats de la *Wehrmacht*, en passant par les sciences et les arts. Un monde en soi, propice à de multiples recherches historiques...

Bibliographie :

HANSON, Jeffrey : *Signal, a study in German Propaganda of the Second World War*, Université du Massachusetts, 1978 (non publié).

MILLO, Stelio : *Signal Dossier, Storia di una rivista europea*, Trieste, publié à compte d'auteur, 1987.

SAUR, Sébastien :

Signal et l'Union Soviétique, Anovi, Parçay-sur-Vienne, 2004.
Les débuts de Signal, in 2e Guerre Mondiale n°3, août-septembre 2005.

Un monument de la propagande : Signal, in Axe et Alliés n°3, juin-juillet 2007.

Internet :

<http://www.chez.com/luftwaffe2/index.htm>

<http://www.uw3.de/signal.htm>

www.geocities.com/capitolhill/embassy/2517

Photos : Signal (Coll. Part.)



Belgique mai 1940 - Des ruines et du sang...

Par Prosper Vandembroucke

A la veille de la campagne des Dix-huit jours, la Belgique n'avait guère pu appréhender les réalités de la guerre moderne qu'au travers des actualités généreusement prodiguées dans les salles de cinéma. De Guernica à Varsovie en passant par Nankin, le public avait pu mesurer la redoutable capacité de destruction d'objectifs civils par l'aviation, mais on n'en avait pas tiré toutes les conclusions quant à la protection des populations, faute de temps, de moyens ou, tout simplement, faute de volonté défensive à défaut d'être guerrière.

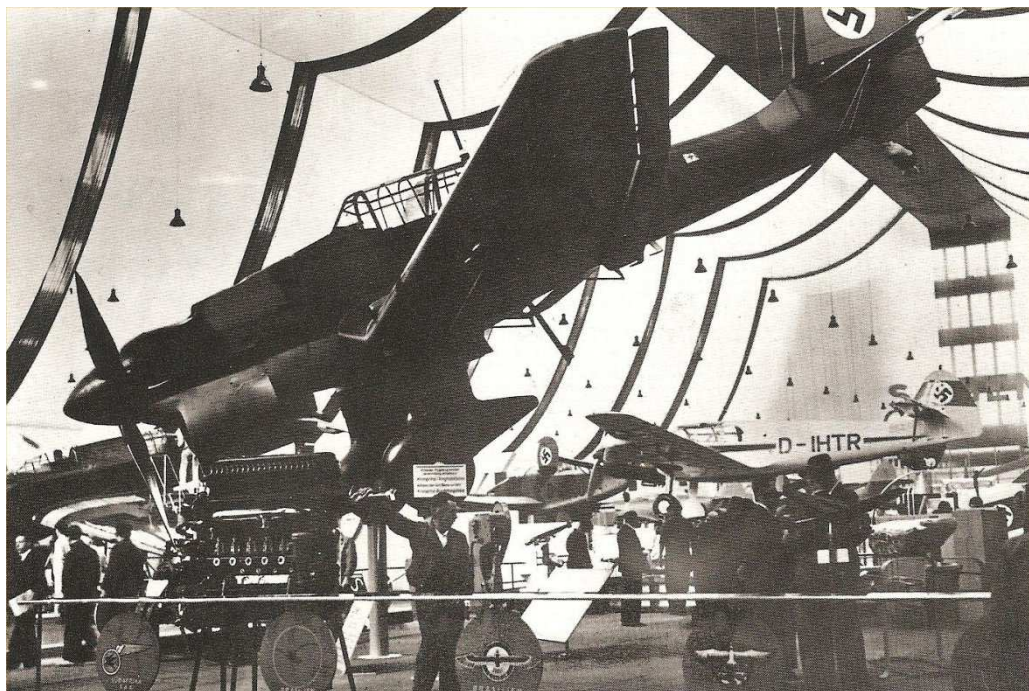
La *Protection Aérienne Passive* (PAP) était en pleine mutation et réorganisation. Elle n'avait en suffisance ni cadres, ni matériel, ni effectifs. La préservation du patrimoine architectural et artistique n'était guère assurée, si ce n'est par une débauche de sacs de sables. Le réveil du 10 mai 1940 fut brutal...et catastrophique. Les ravages exercés par la *Luftwaffe* allaient s'ajouter à ceux qui accompagnaient inévitablement le choc des armées et de leur armement traditionnel.

Dès l'aube du 10 mai, des avions Heinkel et Dornier apparaissent au-dessus des aérodromes de Bierset, Brustem, Gossoncourt, Schaffen, Gosselies, Nivelles, Wevelgem, Le Zoute.... Ils clouent au sol la majeure partie de l'Aéronautique Belge, pulvérisent hangars et installations militaires, et, les habitations civiles avoisinantes. Bruxelles, la capitale, reçoit leur visite vers 5h15. La gare de triage de Schaerbeek, la Chaussée de Louvain et le champ d'aviation d'Evere-Bruxelles sont touchés. On dénombre une quarantaine de morts et 80 blessés.

A Anvers, La *Garde Civile Territoriale* (GCT) a disparue dès le passage des premiers avions allemands ; les services permanents d'incendie doivent, dès lors, prendre la relève. Le système d'alerte ajoute à la pagaille ambiante : chaque guetteur n'a-t-il pas le droit d'utiliser à sa guise la sirène dont il est responsable ? A peine a-t-on entendu dans un quartier le signal de fin d'alerte qu'au même instant, mais un peu plus loin, retentit le lugubre hululement des sirènes d'alarme pour un nouvelle attaque, réelle ou imaginaire. Ainsi sont atteintes des communes de la banlieue et, à Anvers, la gare de formation, divers entrepôts ainsi que des réservoirs d'essence. Au Sud de la métropole, Malines reçoit à 21h30 une copieuse ration de bombes incendiaires. On ne déplore toutefois que la destruction de six maisons alors que l'on avait dénombré à un certain moment plus de 200 foyers d'incendie, étouffés grâce à l'intervention rapide des services de protection.

Beaumont et Philippeville (localités situées non loin de la frontière française) reçurent également leur part de projectiles faisant voler en éclats de nombreux immeubles et sapant le moral des habitants, forts étonnés de se voir exposés si vite au feu. Les Virtonnais (habitants de Virton et donc dans l'extrême Sud) ne furent pas épargnés non plus : du 10 au 12 mai, ils reçurent quelques centaines d'obus de gros calibre venant de la Ligne Maginot. Les Français espéraient perturber les communications ennemies : ils ne réussirent qu'à semer la terreur à travers les villages proches de la frontière.

La mise hors service des ponts sur la Meuse fut en revanche une incontestable réussite....mais ceux du Canal Albert étaient déjà aux mains des soldats allemands.



Salon de l'aéronautique à Bruxelles en 1939 : Un Ju-87 Stuka. Le commentaire de cette photo d'agence allemande proclame fièrement : « Le premier regard de tout visiteur va à cet appareil avec le plus vif intérêt ». Quelques mois plus tard, cela ne sera plus de l'admiration mais de la peur.

Les localités de la région liégeoise qui avaient le malheur de se trouver dans la zone des combats ou à proximité des tirs effectués par les forts enduraient une rude épreuve. Rien qu'à Eben-Emael, il y aura 79 tués civils en 48 heures de combat.

Pendant la première semaine des hostilités, les raids aériens se concentrèrent sur les axes de progression de la *Wehrmacht*, sans pour autant négliger les concentrations de troupes alliées, ni les agglomérations très éloignées du front, ceci dans le but d'accroître le sentiment d'insécurité et la désorganisation des arrières. La ville de Courtrai (Kortrijk) fut ainsi visée dès le 11 mai. Trois grandes usines furent incendiées, tout comme seront atteints une bonne trentaine d'immeubles variés, de la maison ouvrière à l'établissement scolaire.

Le 12 mai, tout l'Entre-Sambre-et-Meuse, occupé par les unités de la IX^e Armée française, se trouvera dans l'œil du cyclone, l'aviation hitlérienne se déchaînant. Beaumont, puis Walcourt furent attaqués le lendemain.

Le centre de Thy-le-Château fut anéanti le 14, au début de soirée : une bombe de *Stuka* pulvérisa un camion de munitions avec les conséquences que l'on devine.



La rue Rogier à Namur, photographiée en juin 1940.

Nalines connut son jour d'épreuve le 16 mai : l'explosion d'un camion citerne déclencha l'incendie en chaîne des véhicules rangés à ses côtés. Plus de trente habitations s'envolèrent en fumée. Une cinquantaine de soldats trouvèrent la mort dans ce village.

Au confluent de la Meuse et de la Sambre, l'importante place d'armes de Namur avait été martelée, dès le matin du 12 mai, par les *Stukas*, couronnant plusieurs de ses quartiers d'une épaisse fumée noire. Avaient surtout souffert les rives de la Sambre, vers le confluent et les quartiers de la Place Léopold. La Croix Rouge cessa bientôt de fonctionner. Au crépuscule, un autre groupe de *Stukas* commença à mitrailler les Chasseurs Ardennais stationnés près de la caserne Léopold. Ici encore les pertes humaines et les dégâts matériels furent nombreux.

Les deux jours suivants, bien des Namurois se mirent en marche vers l'ouest. Le 15 mai, à 18h, les troupes belges quittèrent à leur tour une ville qui avait eu 1 400 de ses maisons endommagées et 30 de ses citoyens tués. On n'eut que le temps de faire sauter les ponts de la Sambre et de la Meuse. A 8h30, des cyclistes allemands prenaient possession de la cité.

Louvain courait infiniment plus de dangers que Namur, étant imbriquée comme charnière dans le dispositif défensif anglo-belge. Sa célèbre université et sa bibliothèque précieuse avaient déjà été anéanties en 1914. Ce fut de même en 1940. De nombreux immeubles du centre ville furent également détruits, tant par les bombardements que par les duels d'artillerie.

Le 14 mai de nombreuses batteries d'artillerie allemandes installées en périphérie prirent le bâtiment de la bibliothèque et ses tours comme cible. L'explosion d'un obus dans le toit dut sans doute bouter le feu aux livres entreposés dans les réserves. Le vent soufflant du nord-est, le sinistre put se propager à loisirs à travers sept étages, consommant plus de 300.000 ouvrages. Les dalles de verre qui pavaient les galeries se mirent à fondre et la matière en fusion suivit les canalisations jusqu'aux caves où l'on avait déposé 950 manuscrits précieux. On devine le résultat. La chaleur émanant du sous-sol en combustion devint telle qu'elle fit voler en éclats le revêtement de la galerie des pas perdus, au rez-de-chaussée.

Le bruit de la déflagration, qui devait provenir de l'intérieur du bâtiment, fit croire aux Louvanistes que les Britanniques venaient de dynamiter la célèbre bibliothèque. Il n'en fut évidemment rien et on peut penser aujourd'hui que l'artillerie allemande avait tout simplement tenté d'abattre la tour principale de la bibliothèque pour qu'elle ne puisse servir d'observatoire aux belges et aux Anglais. Nivelles subira le même sort, en pire.

Nivelles fut nivelée.

La ville de Nivelles servait de plaque tournante entre sept directions routières et sept lignes ferroviaires. Proie tentante, elle avait été secouée à l'aube du 10 mai lorsque les *Dorniers* avaient copieusement arrosé l'aérodrome militaire belge tout proche. Les jours suivants se passèrent dans un calme relatif.

Dans la matinée du 14, les sirènes avaient fonctionné à plusieurs reprises pour rien. Aux environs de 13h15, alors que l'alarme n'avait pas été sonnée, trois appareils allemands firent leur apparition, se mettant à tourner lentement au-dessus de la Collégiale.

D'autres les rejoignirent et la destruction systématique de Nivelles commença, à coup de bombes incendiaires de petits calibres.

L'incendie se propagea au départ de la Grand'Place. En une heure, la Collégiale, les cloîtres, la Justice de Paix, l'hôtel de ville, s'embrasèrent ou furent démantelés.

Ici comme ailleurs, la GCT, dont 150 anciens combattants constituaient l'épine dorsale, fit ce qu'elle put. Les habitants, les soldats français de passage préférèrent se réfugier dans l'abri de la Place Albert 1^{er}. Après le départ des avions, le

sinistre gagna l'avant corps de la Collégiale. La flèche gothique, dont le coq culminait à plus de 100 mètres, était fixée sur le Westbau par des solides poutrelles d'acier, mais sur son pourtour jusqu'au couronnement, elle était charpentée en bois. Des langues de feu de plus en plus hautes vont s'y accrocher, faisant éclater les ardoises. Vers 16h le clocher se mit à pencher en direction de la rue lui faisant face. Quant l'inclinaison atteignit 45°, son poids finit par vaincre la résistance des tenons métalliques en train de fondre. Soudain, la torche branla, vacilla, s'inclina d'un seul bloc. Sur les pavés de la vieille cité, il y eut un fracas de carrière dynamitée, une cataracte de moellons de fer, de bois, de gravats, où gronda le gémissement inouï des quarante cloches de bronze du carillon abattu sur le pavé. Un désastre de cette dimension rendait pratiquement inopérante l'action du service incendie. L'eau faisant de toute façon défaut, une explosion ayant crevé la conduite mère qui alimentait l'agglomération.

Le mercredi 15 mai, une bonne partie des Nivellois prirent la route de l'exode, quand ils n'avaient pas déjà été fortement incités à partir par les troupes françaises. Les rares trains qui circulaient encore vers Maubeuge étaient bondés. Plus de gaz, ni d'électricité. A 9h du matin, des vrombissements venus de l'est annoncèrent un second raid massif. Par vagues successives, des *Heinkel 111* s'acharnèrent sur les quartiers entourant la Grand'Place. Le bombardement s'étendit jusqu'au dans les faubourgs de la ville. Persuadés de la destruction totale imminente de leur ville, les habitants qui s'obstinaient encore à rester bouclèrent d'urgence leurs valises et s'en furent vers la France, via Binche, La Louvière et Mons. Seul 200 à 300 Nivellois (à peine 2% de la population normale) décida de rester. Ces gens eurent de toute manière plus de chance que leurs 24 concitoyens qui avaient périés sous les bombes et les victimes plus nombreuses encore parmi les réfugiés. La petite ville avait 355 de ses maisons complètement sinistrées et 303 partiellement.



La Grand'Place de Nivelles avec sa collégiale après le passage des bombardiers allemands.

Désorganiser les arrières.

Craignant de voir leurs villes subir le sort de Varsovie, d'innombrables cortèges de réfugiés avaient pris la route de l'exode, se dirigeant vers l'ouest dans l'espoir d'atteindre la France. Les colonnes hétéroclites - autos, camions, véhicules hippomobiles, vélos, piétons - avaient été grossies par les évacuations organisées par les Français et les Britanniques dans leurs secteurs respectifs, puis par l'évacuation de la « réserve de recrutement de l'Armée Belge » des provinces envahies vers Binche, Roulers (Roeselaere), Ypres, Erquelines. Mitraillées par les *Stukas*, les colonnes de réfugiés font boue de neige, en entraînant d'autres dans leur sillage, dans leur pathétique marche vers la France. Le Hainaut est une étape obligée. La route Bruxelles-Mons-Paris est un des axes principaux de l'exode, tout comme celle de Nivelles-Ath-Tournai-Lille et, tant que les trains rouleront, les voies ferrées transitant par Mons, Tournai, ou Charleroi-Thuin.

La *Luftwaffe* s'était déjà déchainée pour empêcher la montée en ligne des troupes françaises. Quand elles commenceront à refluer, le 14 mai, ce sera la curée. Gosselies, Marchienne-au-Pont, Thuin, Erquelines seront bombardées. Deux raids successifs sur la gare de Lobbes à la fin de l'après-midi du 14 feront près de 80 tués parmi les occupants d'un train de réfugiés qui venait de s'y arrêter. Thuin et Erquelines sont durement touchées. A Mons, la ville est encombrée, surpeuplée dès le 12 mai par les réfugiés dont le ravitaillement devient impossible.

Des bombardements aériens ont eu lieu le 11 mai puis à nouveau les 14 et 16 mai, incendiant les abords de la gare où sont bloqués plusieurs trains de réfugiés qui, à chaque alerte, se précipitent dans une cohue indescriptible vers les passages souterrains.

On a frôlé de très peu la catastrophe car un important convoi français de munitions a été lui aussi bloqué en gare de Mons pendant ces raids. Mons parvint cependant à s'en tirer sans trop de mal. Mais le dépôt des Archives de l'Etat, un de plus riches des provinces belges, fut perdu en grande partie. S'évanouissaient aussi à tout jamais les fonds considérables de l'évêché, du chapitre noble de Saint-Waudru, de l'abbaye Saint-Martin de Tournai.

Tournai.....

Ici, la PAP, organisée en 1936 sous la houlette du bourgmestre, semblait répondre à la mission qu'on attendait

d'elle, alignant au printemps 1940 quelque 525 hommes répartis en quatre postes de quartier et huit de sous-quartier. Tout le monde était formé, en théorie, à la lutte contre le feu, l'action anti-gaz, l'évacuation des blessés. C'est le premier jour de la guerre, à 17h, qu'un bimoteur à croix gammée avait, en larguant un chapelet de bombes sur la chaussée de Bruxelles, appris aux Tournaisiens que l'éloignement du front n'était plus un gage de sécurité. Rude déconvenue : rien n'avait été mis à l'abri et on avait même installé à Tournai en 1939 des garde-meubles avec des collections précieuses amenées parfois des régions de l'est du pays...pour plus de sécurité.

Dans l'après-midi du 16 mai, par un temps radieux, une formation de 35 *Stukas*, plongea sur les ponts de l'Escaut en cinq attaques successives. Ils revinrent la nuit, guidés par la lueur des multiples brasiers qui meurtrissaient déjà la cité. Le vendredi 17 mai, à 10 heures, ils achevèrent la besogne en lançant des projectiles incendiaires sur les différents quartiers. Le premier raid, qui n'avait guère duré qu'une vingtaine de minutes, avait touché les rues avoisinant l'Escaut. Les suivants atteignirent tour à tour la bibliothèque, les archives, l'évêché, la halle aux draps, l'église Saint-Quentin, l'hôtel de ville et toutes les artères commerciales. Le feu grondait de la Grand-Place à la rue des Maux, la rue de l'Yser, la rue des Orfèvres. La Tour Saint-Brice, quant à elle, s'était transformée en gigantesque flambeau et était visible des kilomètres à la ronde.



Le Belfroi de Tournai vu de la Grand'Place.

Le 17 mai, l'administration communale signala aux intéressés la dissolution de la défense passive, puis elle se perdit dans la nature. Seul un conseiller communal (E. Carton) continua jusqu'au bout à coordonner les secours. Pour ne rien arranger, les Anglais firent sauter l'antique pont des Troues, les ponts Notre-Dame, de l'arche, de fer, après avoir ordonné le dimanche 19 mai l'évacuation générale. La bataille de l'Escaut commençait.

Lorsque la *Wehrmacht* fera son entrée le jeudi 23, elle s'emparera d'une ville dévastée - 5 232 immeubles abattus ou rendus inhabitables sur les 10 000 environ que comptait Tournai - meurtrie dans sa chair (146 habitants et 93 réfugiés y

ayant péri), dépeuplée (300 personnes seulement demeurées sur place, sur 35.000 habitants). La destruction du centre de Tournai frappa d'autant plus l'opinion que la ville ne constituait pas un objectif militaire proprement dit et que les raids aériens allemands ne pouvaient avoir pour but que de désorganiser les arrières. Le gouvernement belge avait lui-même sélectionné Tournai pour être le lieu d'édition de deux feuilles officielles, *Belgique* et *België*, destinées, dans l'hypothèse d'une longue guerre de position à être les organes gouvernementaux, imprimées dans les grandes firmes tournaisiennes Desclée et Casterman. Les bombardements mirent fin à ces projets, tout comme partirent en fumée plusieurs fonds d'archives officielles repliés là-bas.

Les Flandres martyres.

Les ultimes phases de la campagne dans la « poche des Flandres » et les violents combats sur la Lys ne pouvaient manquer d'y détruire le patrimoine architectural. Si le cœur de Courtrai (Kortrijk), grosse cité linière (traitement du lin), fut préservé de l'anéantissement, les localités situées sur les bords de la Lys (Heule, Harelbeke...) furent durement canonnées.

L'arrondissement de Bruges fut peu touché, mais à partir du 23 mai, celui d'Ypres sera pris pour cible par l'aviation allemande, avec destruction totale de 500 habitations, particulièrement à Poperinge, Wervik et Messines, et pas moins de 483 tués civils.

Le port et la ville d'Ostende avaient été bombardés à plusieurs reprises du 15 au 20 mai, sans grands dégâts ni pertes. Mais, le 21 à 14h, des milliers de bombes incendiaires touchent le centre.

Guidés par la lueur des incendies, les bombardiers revinrent la nuit. A partir du 22 mai, les raids seront continus, visant le centre ville et le 24, ce sera le drame de l'*Hôtel de la Plage*, transformé en hôpital militaire : cinquante blessés ne pourront être évacués à temps et périront dans l'incendie. En fin d'après-midi, les dégâts seront énormes aux installations portuaires et aux établissements industriels, et on relèvera plus de 50 morts.

La ronde des bombardiers continuait. Elle se déchaîna surtout dans la nuit du 27 au 28, alors que les pourparlers préliminaires à la capitulation belge avaient commencés. A 4h00 du matin, le 28, la place d'Armes et la rue de la Chapelle ne sont plus, aux dires des témoins, qu'un « mur de feu ». L'entrée de la *Wehrmacht* à Ostende, le 28 vers 14h, n'arrêta pas les raids de la *Luftwaffe*, qui voulait sans doute empêcher

l'utilisation du port pour une évacuation des Britanniques. Les occupants s'empressèrent de déployer sur le sol de grands drapeaux à croix gammée pour avertir les aviateurs.

Source texte et photographies :

- Alain Colignon « Jours de Guerre » Tome 5 - Editions Crédit Communal de Belgique - 1994
- Louis Genty « Nivelles, An quarante » - Editions Rif tout D'ju - 1990

	Maisons d'habitation	Usines	Bâtiments publics	Ponts
Complètement détruits	9 832	360	235	645
Gravement endommagés	24 156	850	950	1 400
Légèrement endommagés	116 710	1 700	1 900	
TOTAL	150 698	2 910	3 085	2 045

Plus à l'ouest, Furnes avait été violemment bombardée le 24 mai à 14h (28 morts et 70 blessés), puis ce furent de nouveaux raids, de même que sur Nieuport, Coxyde, Dixmude et La Panne. Un bilan chiffré de l'ensemble des dommages subis par le territoire belge au cours de la campagne des Dix-Huit jours est difficile à établir. Les premières statistiques seront publiées à l'automne 1940 et elles incluront les destructions causées par les bombardements côtiers et les premiers raids aériens effectués par les Alliés après la capitulation belge. L'ampleur de ceux-ci n'ayant pas été très vive, on peut considérer que les chiffres recensent surtout les dégâts provoqués par la campagne de mai 1940.

L'ensemble des dommages de guerre - campagne des Dix-Huit jours bien entendu - avait été fixé en décembre 1940 par le *Commissariat Général à la Restauration* à plus de trois milliards de francs de l'époque (environ 2 milliards 230 millions d'euros). Il s'agissait des coûts d'une reconstruction éventuelle, sans tenir compte de la valeur effective ni déduire les amortissements. L'ensemble des destructions subies par la Belgique tournait donc autour des 2 milliards de francs (environ 1 milliard 485 millions d'euros), auxquels il fallait ajouter la valeur des stocks évaporés, du parc automobile réquisitionné et disparu dans la nature, ainsi que les réquisitions de la *Wehrmacht*.

Le bilan humain était plus lourd encore. Aux 5 481 militaires belges venaient se joindre les civils, victimes des bombardements et de l'exode, en Belgique et en France. Faute de renseignements plus précis, les autorités belges de l'époque avaient avancé en 1941 le chiffre de 9 000 morts, puis celui de 12 000.

Finalement, les pertes civiles seront établies à 6 552 tués, dont 1 800 environ sous les décombres de leurs maisons.

PROVINCE DE LIEGE

ARRONDISSEMENT DE VERVIERS

ADMINISTRATION COMMUNALE DE SPA

Dommages de Guerre

Le bourgmestre a l'honneur de porter à la connaissance de la population les instructions suivantes, concernant les constatations et l'évaluation des dommages subis par des faits de guerre :

- 1°) Le sinistré fera dresser ou dressera lui-même un constat des dommages subis, en indiquant clairement le lieu, la nature et les circonstances. Il évaluera les dommages aux prix du jour et joindra toutes pièces justificatives à ce sujet.
- 2°) Un exemplaire de ces documents doit être adressé au Ministère des Finances, Service des Dommages de Guerre, 43b, rue de la Victoire, à St-Gilles-Bruxelles. Un second exemplaire doit être adressé à l'Administration communale du lieu du dommage.
- 3°) Dès que les services postaux seront rétablis, un accusé de réception sera envoyé par les soins du Ministère des Finances.
- 4°) La notion " Dommage de guerre " peut provisoirement être définie comme suit : tous dégâts matériels, directs et certains causés aux biens meubles et immeubles par bombardements, explosions, destructions opérées par les armées (c'est-à-dire exclusion formelle des dommages indirects, manque à gagner, etc.)

Pour les pillages, les sinistrés peuvent les faire constater aussi, mais doivent en même temps saisir la justice d'une plainte contre inconnu.

- 5°) Les civils qui ont été blessés par suite de ces mêmes faits de guerre doivent également faire constater ces blessures et joindre un certificat médical. Un constat doit être envoyé au Ministère des Finances et un second exemplaire à l'Administration communale du domicile. En cas de décès, les ayants-droit (veuves, orphelins, etc.), rempliront les mêmes formalités en joignant un acte de décès.

Les formulaires peuvent être obtenus à l'Administration communale.

A SPA le 10 AOUT 1940

LE BOURGMESTRE

[Signature]

2472 IMPRIMERIES DES ROYALES - LIEGE

Les Protocoles des Sages de Sion

Par Daniel Laurent

Les *Protocoles des Sages de Sion* sont un document apparu à la fin du XIXe siècle à Paris, découvert par l'Okhrana, la police secrète du Tsar, et publié en russe par étapes (1903, 1905, 1906).

Le livre est composé de récits, les «*Protocoles*», qui sont les comptes-rendus d'une vingtaine de réunions secrètes à Bâle et au cours desquelles un «*Sage de Sion* » s'adresse aux chefs du peuple juif pour leur exposer un plan de domination de l'humanité. Leur objectif : devenir maîtres du monde après la destruction des monarchies et de la civilisation chrétienne. L'introduction du premier protocole donne tout de suite le ton :



Couverture des Protocoles des Sages de Sion

Laissant de côté toute phraséologie. Nous parlerons bien franchement et discuterons le sens de chaque réflexion, faisant ressortir, par des comparaisons et des déductions, des explications complètes. Nous exposerons, par ce moyen, la conception de notre politique, ainsi que celle des Goïm.

La conclusion du dernier protocole de même :

Notre souverain doit être irréprochable

Le roi d'Israël ne devra pas être dominé par ses passions, particulièrement par la sensualité. Il ne laissera pas dominer les instincts animaux qui affaibliraient ses facultés mentales. La sensualité, plus que toute autre passion, détruit, fatalement, toutes les facultés de l'intelligence et de la prévoyance ; elle dirige la pensée des hommes vers le plus mauvais côté de la nature humaine. La Colonne de l'Univers, en la personne du Gouverneur du Monde, issu de la Sainte Race de David,¹ doit renoncer à toutes passions pour le bien de son peuple.

Utilisés pour mettre en difficulté à la cour du Tsar le ministre Witte partisan de l'industrialisation, montrant que le capitalisme industriel faisait partie des plans juifs, les Protocoles eurent peu d'influence en Russie mais furent publiés en Europe occidentale à partir de 1919, en anglais et en allemand, suite à l'arrivée de Russes blancs qui s'étaient battus contre la révolution soviétique qu'ils assimilaient à une étape de la mise en place du plan juif. Ils espéraient convaincre ainsi le gouvernement britannique de ne pas donner suite aux projets de négociations politiques avec les bolcheviques.

Ces publications eurent en Europe un certain retentissement :

Le 8 mai 1920, Le Times de Londres parle d'un «*singulier petit livre* » dans un éditorial intitulé «*Le Péril juif, un pamphlet dérangeant. Demande d'enquête* ». L'article, malgré le titre apparemment perplexe, tend en fait à démontrer le caractère authentique des Protocoles et insiste sur sa nature de prophétie.

Pour Adolf Hitler, ces publications furent une mine d'or. Il en fit mention pour la première fois dans un discours en 1921 et leur consacre un paragraphe dans *Mein Kampf* :

*Les «*Protocoles des sages de Sion* », que les Juifs renient officiellement avec une telle violence, ont montré d'une façon incomparable combien toute l'existence de ce peuple repose sur un mensonge permanent. «*Ce sont des faux* », répète en gémissant la Gazette de Francfort et elle cherche à en persuader l'univers; c'est là la meilleure preuve qu'ils sont authentiques. Ils exposent clairement et en connaissance de cause ce que beaucoup de Juifs peuvent exécuter inconsciemment. C'est là l'important.*

Il est indifférent de savoir quel cerveau juif a conçu ces révélations; ce qui est décisif, c'est qu'elles mettent au jour, avec une précision qui fait frissonner, le caractère et l'activité du peuple juif et, avec toutes leurs ramifications, les buts derniers auxquels il tend. Le meilleur moyen de juger ces révélations est de les confronter avec les faits. Si l'on passe en revue les faits historiques des cent dernières années à la lumière de ce livre, on comprend immédiatement pourquoi la presse juive pousse de tels cris. Car, le jour où il sera devenu le livre de chevet d'un peuple, le péril juif pourra être considéré comme conjuré.

¹ Texte souligné par l'auteur

Ironie du sort, c'est en 1921, soit juste au moment où le Führer utilisait pour la première fois les Protocoles, que le pot aux roses fut découvert : Ils sont une falsification manifeste. Ils ne sont en fait qu'un plagiat du texte du *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, publié à Bruxelles en 1864 par Maurice Joly, qui y dénonce un complot bonapartiste. La manipulation devient évidente par simple comparaison des deux textes et le Times doit faire machine arrière et publie le 17 août 1921 les preuves de la tromperie dans un éditorial «*La fin des Protocoles*». Cet article, basé sur le travail de Philip Graves, correspondant du Times à Constantinople, fait l'inventaire des similitudes, des simples copies de passages entiers (les 2/5^e des Protocoles) et, pour le Protocole VII, de la copie intégrale.



Maurice Joly

Mais qu'à cela ne tienne, les Protocoles ont continué leur carrière dans les milieux antisémites des années 30.

Aux États-Unis, Henry Ford les diffuse à travers sa presse dès février 1921. Fidèle admirateur d'Hitler, il n'en était pas à cela près. Son hebdomadaire, le *Dearborn Independent*, continuera de donner les Protocoles comme preuve d'une menace juive jusqu'en 1927.

Dans le Reich, ils devinrent le «*livre de chevet*» des Allemands après la prise du pouvoir par les nazis, qui n'en n'étaient pas à un mensonge près.

En France, les Protocoles sont publiés par les éditions du rassemblement anti-juif de France dont Darquier de Pellepoix était le directeur et bénéficiait de fonds allemands pour leur propagande antisémite (selon Laurent Joly dans la Revue d'histoire de la Shoah).

Le nom du faussaire est longtemps resté longtemps inconnu, jusqu'à ce qu'un historien de la littérature russe, Mikhaïl Lépekhine, fasse de belles trouvailles dans les archives russes ouvertes en 1992, notamment dans celle de François Henri Bint, ex-agent des services russes à Paris. Le mystérieux faussaire était en fait Mathieu Golovinski, un publiciste russe qui fut rémunéré par Bint pour ce document.



Mathieu Golovinski

En France, M. Pierre-André Taguieff, directeur de recherche au CNRS est l'auteur de l'étude la plus complète sur les Protocoles qui, bien sûr, fait appel aux sources découvertes par Mikhaïl Lépekhine (1992). Annoncée dans la presse française en 1999, notamment par M. Conan dans *l'Express*, cette nouvelle n'a étrangement pas eu grand retentissement.

De manière également tout à fait étonnante, les Protocoles continuent de nos jours une imperturbable carrière notamment au Moyen-Orient où ils sont un «argument» de propagande antisioniste mâtinée d'antisémitisme.

Diffamez, diffamez, il en restera toujours quelque chose !

Sources :

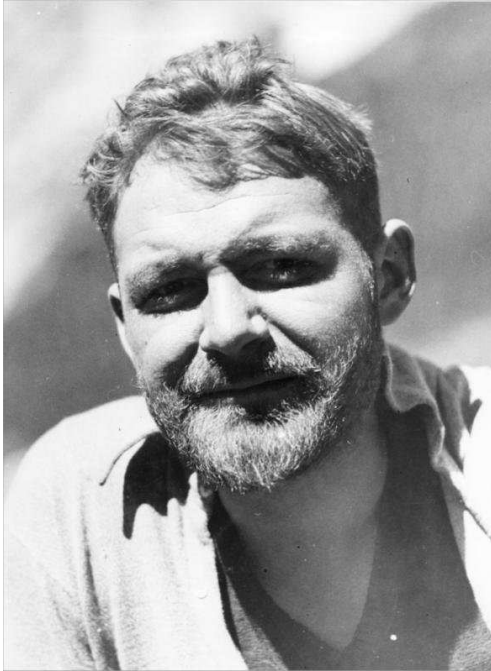
Maurice Joly, «*Dialogue aux enfers entre Machiavel & Montesquieu*», A. Mertens et fils, 1864, Bruxelles
[http://fr.wikisource.org/wiki/Dialogue_aux_enfers_entre Machiavel et Montesquieu - Simple avertissement](http://fr.wikisource.org/wiki/Dialogue_aux_enfers_entre_Machiavel_et_Montesquieu_-_Simple_avertissement)
 Mathieu Golovinski, «*Les Protocoles Des Sages de Sion*», Paris, fin 19^eème siècle (disponible sur Internet, mais l'auteur préfère ne pas mettre le lien ici, ce pamphlet étant interdit de publication en France)
 Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Munich, 1925-26
 François Delpla, *Hitler*, Grasset, 1999
 Eric Conan, *Les secrets d'une manipulation antisémite*, *l'Express* du 16/11/1999
 Daniel Laurent, *Les Protocoles des Sages de Sion*, Hors Série *La solution finale* du magazine 2^e Guerre Mondiale, septembre 2008

Le saviez-vous ?...

Par Laurent Liégeois et Philippe Parmentier

Deux anecdotes à propos de Ernst Schäfer

Ernst Schäfer est né en 1910 et décéda à Bad Bevensen en 1992, à l'âge de 82 ans. Il fut un zoologiste (ornithologue) renommé dans les années 30.



Ernst Schäfer

En 1938-1939, entre autres, il mena pour le compte de l'Ahnenerbe (institut fondé par Heinrich Himmler destiné à fournir des fondements scientifiques à l'idéologie nazie) une expédition au Tibet afin d'y trouver des traces d'aryanisme. Sentant la fin du III^e Reich approcher, Schäfer élimina toutes les traces de son passé et fut même disculpé en 1949 par un tribunal local de dénazification, ce qui en fait encore aujourd'hui un personnage très controversé, même si sa contribution à l'Ahnenerbe ne fit aucun doute.

Voici les anecdotes le concernant :

Après la guerre, Schäfer se réfugia au Venezuela où il fit la connaissance de Léopold III, roi des Belges, féru d'ornithologie en visite dans ce pays. Ils se lièrent d'amitié et le souverain (ignorant le passé de son « ami ») invita Schäfer à venir travailler en Belgique en tant que conseiller scientifique. Pour commémorer le 50^{ème} anniversaire de l'annexion du Congo par la Belgique, le Roi Léopold III commanda à Schäfer un documentaire sur la colonie belge.

Juste avant la sortie du film, l'histoire de Schäfer fut mise à jour par d'anciens résistants belges qui démontrèrent les liens qui l'unissaient à Himmler, ce qui déclencha une vague d'hostilité contre lui. Schäfer fut sommé de quitter le territoire mais se vengea en intentant un procès qu'il gagna.

Mittersill est actuellement une station de ski autrichienne renommée agrémentée d'un château médiéval qui après la

guerre fut transformé en hôtel et accueilli des hôtes très célèbres tels Clark Gable ou Henri Ford.

Or, pendant la seconde guerre mondiale, cet endroit idyllique n'était autre qu'un camp rattaché à Mauthausen où Schäfer joua un rôle.

Après la guerre, une terrible rumeur circulait : celle-ci voulait que, à leur retour, les propriétaires découvrirent des milliers de crânes en provenance, entre autres du Tibet, rangés sur des étagères. Cette histoire intrigua un des clients de l'hôtel, Ian Fleming, qui s'en servit pour y loger la station scientifique de l'ennemi implacable de son héros, James Bond !

Ce zoologiste, qui servit Himmler, fit donc la connaissance d'un Roi et contribua à la création de l'univers d'un des plus grand « espions au service de Sa Majesté ».

Laurent Liégeois

Sources :

Heather Pringle, « *Opération Ahnenerbe* », Presses de la Cité, 2007.
http://en.wikipedia.org/wiki/Ernst_Sch%C3%A4fer
http://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Deutsche_Tibet-Expedition_Ernst_Sch%C3%A4fer
<http://www.iivs.de/~iivs01311/francais/film.fr..htm>
http://www.claudiomutti.com/index.php?id_news=16&imag=6&url=6

Photos : *Deutsches Bundesarchiv*

Le camp des Mazures : le camp oublié



Le 18 juillet 1942, 288 juifs sont rassemblés à la gare du Nord à Anvers (Belgique). Ils sont transportés jusqu'à la gare de Revin dans les Ardennes françaises pour être par la suite conduits au village des Mazures situé à 7 kilomètres de là. Une fois rendus sur place, ils sont contraints de construire leur propre camp et sont mis au travail forcé au bénéfice de l'Organisation Todt.

La construction du camp à peine terminée, les déportés juifs qui ne possèdent pas la nationalité belge, qui ne sont pas mariés avec une "aryenne" ou encore qui ne sont pas considérés comme indispensables à l'OT sont triés dans la nuit du 23 au 24 octobre 1942 et sont renvoyés en Belgique. Le 24, ils se retrouvent inclus au Convoi XV partant de la Caserne Dossin à Malines. Leur destination ? Auschwitz...

Le Judenlager des Mazures avait été programmé comme une antichambre de la "solution finale". Il sera utilisé jusque dans la nuit du 3 au 4 janvier 1944.

Les nazis dirigent alors les internés juifs du camp des Mazures vers Charleville où ils sont rassemblés avec d'autres travailleurs juifs de diverses provenances et avec 34 autres juifs raflés dans les Ardennes (dont des vieillards, des femmes et des enfants !). Le 05 janvier, ce sont 205 juifs qui quittent par convoi Charleville pour Drancy. Et le 20 janvier 1944, les déportés des Ardennes montent dans le convoi 66 de Drancy pour Auschwitz.

En 2002, des recherches sur le Camp pour Juifs des Mazures et sur ses 288 déportés furent entamées pour aboutir le samedi 16 juillet 2005 à l'inauguration d'un monument sur le site même des Mazures...

Laurent Liégeois

Sources :

<http://42mazures44.over-blog.com/>

[http://www.crdp-](http://www.crdp-reims.fr/memoire/lieux/shoah/champagne_ardenne/mazures.htm)

[reims.fr/memoire/lieux/shoah/champagne_ardenne/mazures.htm](http://www.crdp-reims.fr/memoire/lieux/shoah/champagne_ardenne/mazures.htm)

<http://membres.lycos.fr/judenlagerlesmazures/>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Mazures

<http://www.ville-les-mazures.fr/L%27Historique.html>

Le raid sur Cabanatuan :

Le 30 janvier 1945 a eu lieu à Cabanatuan, aux Philippines, une opération dont la mission consistait à libérer plus de cinq cents prisonniers de guerre détenus dans un camp japonais.

Cette opération de sauvetage fut menée par des éléments des forces spéciales alliées composées d'une partie du 6^{ème} Bataillon de Ranger, renforcés par des Eclaireurs des « Alamo Scouts » et avec l'aide de deux cents guérilleros philippins.



Des membres de l'équipe des Alamo Scouts posent après le raid sur Cabanatuan

Quelques jours après avoir débarqué sur Leyte, le général MacArthur est informé que des prisonniers de guerre alliés, enfermés dans un camp situé sur l'île de Palawan, ont été

brûlés vifs par leurs geôliers japonais. Ces geôliers appliquaient à la lettre la politique initiée par le Ministère de la guerre japonais et sinistrement intitulée « Tuez les tous ». En effet par l'application de cette politique, le gouvernement japonais avait l'intention de faire disparaître tous les témoins des crimes opérés par les troupes Shôwa envers les prisonniers de guerre alliés, notamment les survivants de la Marche de la Mort de Bataan.

Après avoir débarqué sur l'île de Luçon, les troupes américaines se dirigent rapidement vers Manille la capitale. De peur de voir les prisonniers du camp de Cabanatuan subir le même sort que leurs camarades de l'île de Palawan, le général Krueger, commandant la 6^{ème} US Army décide de monter une opération de sauvetage. Le lieutenant-colonel Henry Mucci est nommé à la tête de cette opération.



Le lieutenant colonel Mucci (Gauche) étudie, avec le capitaine Price, la carte d'état-major des environs de Cabanatuan afin de monter son attaque

Dès le 27 janvier, deux équipes (Teams) des « Alamo Scouts » partent effectuer une reconnaissance du terrain autour du camp. Sur place elles prennent contact avec la guérilla philippine, celle-ci sera d'une aide appréciable pour mener à bien l'opération car elle connaît bien le terrain mais aussi les effectifs nippons dans le camp et au alentour. Mucci, ainsi qu'une compagnie du 6^{ème} Ranger commandée par le capitaine Robert Price, rejoint les Alamo Scouts peu de temps après.

Très rapidement Mucci dresse un plan d'attaque : les Rangers attaqueront le camp et libéreront les prisonniers pendant que les guérilleros philippins empêcheront les troupes japonaises, stationnées près du camp, de prêter main forte à la garnison.

Il reste cependant à trouver une solution tactique pour s'approcher du camp. En effet celui-ci est entouré d'un terrain dégagé et plat, peu propice à une attaque surprise même de nuit. Finalement le lieutenant colonel Mucci trouve une solution originale. Il demande à l'US Air Force de lui envoyer un P-61.

Celui, au moment de la marche d'approche finale, survolera le camp afin de créer une diversion.

Une fois les troupes en place l'action est rondement menée. Les gardes sont rapidement mis hors de combat. Les guérilleros philippins bloquent les troupes de secours en les empêchant de passer un pont, seule voie pour qu'ils atteignent le camp. Les prisonniers hébétés et surpris, sont conduits rapidement vers l'extérieur par la porte d'entrée principale. Certains d'entre eux, ne reconnaissant pas l'uniforme des Rangers, se défendent ou essaient d'échapper à leurs libérateurs. Les Rangers leur courent après et les rattrapent. Certains prisonniers sont si maigres que les Rangers peuvent en porter deux en même temps ! L'opération a duré à peine une demi-heure.



Le raid sur Cabanatuan est un incontestable succès.

Plus de cinq cents prisonniers ont été libérés au prix de trois soldats américains. Pendant l'attaque les Rangers et les philippins estiment avoir mis hors de combat plus de cinq cents soldats japonais.

Pour leurs faits d'arme et à la demande du général Douglas MacArthur, l'ensemble des troupes américaines reçoit une décoration dont la Distinguished Service Cross pour le lieutenant colonel Mucci et le capitaine Prince.

Un film, Le Grand Raid, réalisé en 2005 par John Dahl, retrace cette histoire.

Des Rangers du 6ème Bataillon et des guérilleros philippins célèbrent leur succès

Commence dès lors le périple en direction des lignes alliées, synonyme de Liberté pour des hommes emprisonnés depuis plus de trois ans et ayant survécus aux privations et aux mauvais traitements.

Philippe Parmentier

Source : http://en.wikipedia.org/wiki/Raid_at_Cabanatuan
Leavenworth Papers, Rangers : Selected Combat Operations in WW2 by M.J.King

Ci-dessous : Survivants de la Marche de la Mort après leur libération du sinistre camp de Cabanatuan



Maginot : le secteur fortifié des Alpes maritimes

Par Alain Loviny

Suite à la guerre de 1914-1918, la population masculine de la France avait cruellement diminué, ce qui laissait craindre le pire si un nouveau conflit devait éclater. C'est pourquoi l'idée d'une défense fortifiée de la frontière vit le jour et finit par être adoptée par le Sénat en décembre 1929, grâce à son ardent partisan : André Maginot.

Cette ligne fortifiée fut appelée LIGNE MAGINOT et elle couvrait non pas seulement les régions de l'Est et du Nord-est mais toute la frontière du pays, du Nord au Sud.

La Ligne Maginot se partageait en 19 « Secteurs Fortifiés » : l'Escaut, Maubeuge, Montmédy, Crusnes, Thionville, Boulay, Faulquemont, la Sarre, Rohrbach, les Vosges, le Haguenau, le Bas-Rhin, Colmar, Mulhouse, la Haute Alsace, la Savoie, le Dauphiné, les Alpes-Maritimes et la Corse.

Les forts se différenciaient en Gros-Ouvrages, Petits-Ouvrages, Casemates et Blockhaus. Les Gros comme les Petits-Ouvrages étaient conçus pour permettre à plusieurs centaines d'hommes d'y vivre trois mois sans voir le jour ni être ravitaillés : casernements, P.C. , usine électrique, infirmerie, voire hôpital, cuisines, réserves, trains, ascenseurs, etc. D'importantes salles pour le filtrage de l'air étaient également prévues.

Au niveau de leur armement, cela allait du Fusil-mitrailleur au canon de 135mm, en passant par les mitrailleuses, canons anti-chars, mortiers de 81mm et canons de 75mm. La différence essentielle entre un Gros et un Petit-Ouvrage était que le premier avait de l'artillerie, le second non, mis à part dans certains cas, un canon anti-char.

Pour qui est étonné d'apprendre que la Ligne Maginot s'étendait jusqu'à la Méditerranée, il faut déjà savoir que 51% des Gros-Ouvrages et 48% des Petits se situent dans les Alpes (Savoie, Dauphiné et Alpes-Maritimes) ! Pour les Alpes-Maritimes, trois fronts se dégagent :

- Front Nord, avec les ouvrages de Rimplas, Fressinéa et Valdeblore barrant la Tinée et le Valdeblore ; Gordolon et Flaut barrant la Vésubie et la Gordolasque ; Plan-Caval pour l'Authion.

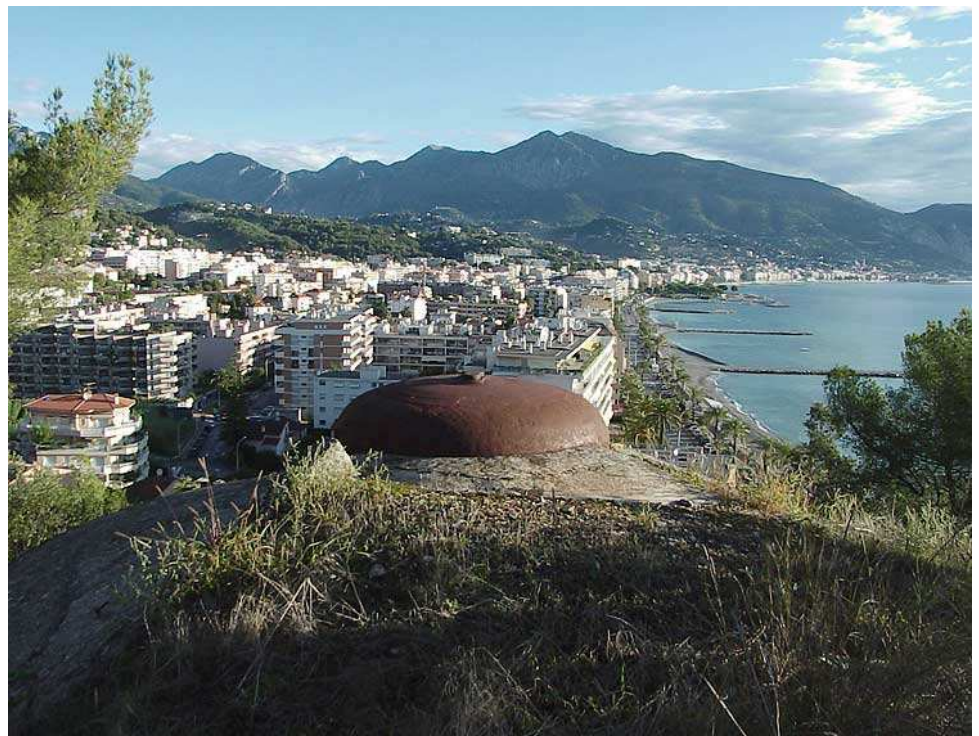
- Front Est, avec le Monte-Grosso et le Col de Brouis commandant la route de Tende et la région de Breil ; l'Agaisen et le Saint-Roch, verrouillant la Bévéra et couvrant le Col de Braus ; le Barbonnet renforçant l'action des précédents.

- Front entre Sospel et Menton, avec les ouvrages de Castellon, Sainte-Agnès, Mont-Agel, Roquebrune, Cap-Martin, Col des Banquettes, Col de Garde, Pic de Garuche, Mont-Gros et Croupe du Réservoir.

Ceci pour ne citer que les ouvrages achevés au moment du conflit, mis à part Plan-Caval.

Toujours dans les Alpes-Maritimes, quelques anecdotes :

- Rimplas est le premier ouvrage de la Ligne Maginot à avoir été construit, ses travaux ayant commencé en 1928, avant donc que le projet de loi ne passe (1929). La raison en était nos craintes suite à un discours « menaçant » de Mussolini.
- Il n'y a que deux ouvrages en France dont un bloc se trouve armé de cinq jumelages de mitrailleuses : Saint-Roch et un autre. D'autre part, le fort de Saint-Roch a la gaine acoustique reliant la cloche d'observation et le bloc actif la plus longue de France : 300 mètres ! De même pour son diamètre : 10cm. Enfin, elle est en cuivre au lieu de fer galvanisé.
- Le fort du Cap-Martin est le seul ouvrage en France dont le bloc d'entrée soit associé à un bloc actif (deux mortiers de 81mm).



La ligne Maginot au Cap-Martin : ici le bloc 2 qui domine la plage de Carnolès

- Le Monte-Grosso, avec sa tourelle de deux 135mm, sa tourelle de deux 75mm, ses deux canons de 75mm sous casemate (plus deux autres qui étaient prévus), est le plus gros ouvrage des Alpes, l'un de ses blocs se situant à 70 mètres au-dessus de la galerie principale !
- Le bloc 2 de Sainte-Agnès est l'un des plus armés de France, et ceci sur quatre niveaux en comptant les cloches : deux canons de 135mm, deux canons de 75mm,

deux mortiers de 81mm, un jumelage de mitrailleuse sous casemate, une cloche GFM, une cloche d'observation et une cloche lance-grenades.

- Le fort du Barbonnet est un des rares cas où l'on a associé un ouvrage « Serré de Rivières » (1886) à un ouvrage moderne dans le « plan de tir », avec ses deux tourelles Mougin de 155mm.

La position de résistance ne fut jamais atteinte directement par les troupes italiennes. Le conflit s'acheva le 24 juin 1940 par la signature de l'armistice. La mission du S.F.A.M. était remplie : « ON NE PASSE PAS ! » (Telle était la devise de la Ligne Maginot). Malheureusement, en raison du nombre insuffisant de jours de campagne, ces hommes ne furent jamais reconnus « Anciens Combattants » ; il faut le savoir !



Pour ce qui est du fort St Roch, il faut savoir qu'il renfermait un équipage de 240 hommes et 5 officiers appartenant au 40° DBAF et au 158° RAP, commandés par le Capitaine LINDENMAN. Ceux-ci devaient pouvoir vivre à l'intérieur comme dans un sous-marin, sans voir le jour trois mois durant, ce qui explique l'importance des locaux souterrains : deux salles de filtres pour le recyclage de l'air, vivres, 60.000L d'eau potable, 24.000L de fuel et 30.000L d'eau de refroidissement pour les groupes électrogènes (S.M.I.M. de 50 ch.) nécessaires à la production de l'électricité, munitions, infirmerie, cuisine, etc.

L'ouvrage du Barbonnet construit au sein du Fort Suchet sur la commune de Sospel. A noter que sur la même commune se situe également l'ouvrage de l'Agaisen.

- Enfin, le système de télégraphie optique est unique au Sud-est !

A noter que la plupart de ces ouvrages furent construits en quatre ans ! 1930/1934 comme pour le fort St Roch ; 1931/1935 comme pour le Barbonnet. Certains commencèrent plus tard, comme Plan Caval, et étaient inachevés au moment du conflit.

La totalité de l'armement lourd de forteresse pour le S.F.A.M. (Secteur Fortifié des Alpes-Maritimes) se répartit ainsi : quatre 155 sous tourelle, deux 135 sous tourelle, et deux sous casemate, seize 75 Mle 29, quatorze 75 Mle 31, huit 75 Mle 33 sous tourelle, quarante-quatre mortiers de 81 sous casemate.

La guerre avec l'Italie éclata le 11 juin 1940. L'attaque porta surtout sur le front entre Sospel et Menton. Les troupes italiennes dépassèrent rarement la ligne des avant-postes, située en général à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau de la ligne frontière.

Citons au passage l'exploit de l'avant-poste du Pont Saint-Louis qui, avec un jumelage de mitrailleuses, un canon anti-char de 37 et un fusil-mitrailleur, résista jusqu'au bout avec ses sept hommes !

L'armistice signé, son équipage sortit avec les honneurs de la guerre et referma derrière lui la porte à clé...

L'équipage fonctionnait comme dans la marine, par « quarts » : Veille, Piquet, Renfort, Disponible ; trois situations étant possibles : Veille, Alerte, Branle-bas de combat.

Le fort St Roch fait partie des « Gros Ouvrages » puisqu'il disposait d'artillerie lourde. Il se compose de quatre blocs :

- bloc d'entrée avec deux FM sous béton et une cloche GFM
- B2 avec une cloche GFM et une bouche d'aération
- B3 avec une cloche lance grenades et une cloche d'observation
- B4 avec un canon de 75, quatre mortiers de 81, deux créneaux pour jumelages de mitrailleuses et trois cloches pour jumelages

Enfin, la galerie principale mesure près de 300 mètres de long et se situe à 28 mètres sous terre !



Aviation, 2^o guerre mondiale et bande dessinée

Par Frédéric Dumons

Lors de leur venue, en décembre dernier, nous avons eu la chance de pouvoir rencontrer et interviewer Romain Hugault et Olivier Dauger. Tous deux sont auteurs de bandes dessinées d'aviation et leurs récents ouvrages se situent dans le contexte de la période qui nous intéresse. Nous tenons à remercier ces deux auteurs pour leur disponibilité et leur gentillesse, à remercier également la « Librairie Arcade », plus ancienne librairie de France spécialisée dans la BD, par qui ces interviews ont été possibles.

Romain Hugault : « Le Grand Duc »



HistoMag : Bonjour Romain. Ces derniers jours, est sorti votre dernier ouvrage « Le Grand Duc ». Une histoire de femme et d'homme sur fond d'aviation, de deuxième guerre mondiale et de front russe. Mais avant d'y revenir plus en détail, pourriez vous brosser votre portrait en quelques mots ? Qu'est-ce qui vous a conduit à la BD et à la BD d'aviation particulièrement ?

R. Hugault : La passion de l'aviation ça vient de mon père, qui est dans le transport, le dessin vient de moi. J'ai toujours dessiné, plus jamais ça plus je dessinais, et, plus je dessinais plus j'étais à l'aise. Ensuite j'ai eu la chance de faire de la BD d'aviation et de mixer les deux passions.

HM : Chacune de vos aventures nous raconte l'histoire de personnages différents, parfois fragiles, toujours humains. Vous rompez en cela avec la tradition de la BD aérienne des héros à la mâchoire carrée et regard d'airain qui ne meurent jamais et ne vieillissent pas (Tanguy et Laverdure, Buck Danny, Biggles...). Est-ce un choix délibéré, un besoin d'indépendance vis-à-vis d'un genre ?

RH : Je n'ai aucune dépendance, j'ai fait l'album que je voulais faire de A à Z. On ne m'a jamais dit : « Il ne faut pas que tu mettes de ceci mais une pincée de ça ». Donc j'ai fait une BD comme j'aime la lire, avec une petite touche érotique, une pincée de romantisme, et des avions. Effectivement, ce qui plait au lecteur est que le héros n'est pas sans peurs et sans reproches. Il a un côté sombre, il a des états d'âmes, il a des faiblesses... ce que n'ont pas Buck Danny ou Tanguy et Laverdure. Ce qui avait imposé cela sont les codes de la BD des années 50-60. Le problème est qu'ils n'ont pas su faire évoluer la BD pour amener des choses un peu plus modernes. Maintenant, avec les scénarii des feuilletons américains, les gens sont habitués à des histoires hyper ciselées et fortes. On ne peut pas maintenant arriver avec une idée nouvelle sans se conformer à cela. Cela étant dit, faire court ce n'est pas aller profondément dans la psychologie des personnages, on n'en a pas la matière. Par exemple un combat aérien cela prend quatre pages, en quatre pages il ne se passe rien, deux avions qui s'abattent... alors qu'en une scène de dialogue on peut faire basculer l'histoire. Par contre ce peut être plus ennuyeux à lire pour le lecteur. Voila pourquoi je ne pourrai pas être scénariste, il faut savoir « doser » cela. On est sur le fil du rasoir, pour ne pas faire que des dialogues au début et des scènes d'action ensuite. On relance, on passe par une scène intimiste puis une scène de bataille. Quarante-six pages c'est très court, c'est pourquoi je passe sur des séries longues pour entrer dans la psychologie des personnages. Je ne peux pas envisager de refaire un album comme « Le dernier envol », cet album c'était le premier, un « one shot » en quatre petites histoires de 10 pages chacune. Le « Grand Duc » c'est de la mise en place, cela ne va pas être forcément palpitant, c'est ensuite que les héros vont se rencontrer que cela va devenir intéressant...



HM : Justement, on voit sur « Le grand Duc » un pilote de la Luftwaffe qui décide de ne pas laisser le *swastika* sur sa dérive et l'aigle sur sa casquette, considérant la Luftwaffe des années 40....

RH : Affirmatif, mon Colonel ! Cela a existé. Le cas qui nous a vraiment intéressés est celui d'un pilote de la Jg.300 dont le père avait été interné avant la guerre parce qu'antinazi, et, qui avait donc une dent contre le régime². Il avait volontairement enlevé l'aigle de sa casquette, on peut ainsi le voir en photo avec d'autres pilotes. Il a d'ailleurs été largement couvert par son Kommodore qui, quand on lui demandait pourquoi il acceptait l'attitude de son pilote, disait « *C'est une marque intéressante de personnalité !* ». J'ai mélangé cela avec un ancien pilote de bombardier qui avait glissé sur la chasse de nuit du fait de son expertise sur JU 88. En outre ce pilote était plutôt bien décoré car il avait coulé beaucoup de bateaux au large de l'Italie. Lorsqu'il a été muté dans la chasse, son espoir était d'être sur JU88 de chasse. Avoir été muté sur Me109 l'a mis en rage, il a donc peint son avion en noir, il a effacé le *swastika* et a peint des bateaux sur sa dérive avec un gros point d'interrogation. D'accord je suis sur 109, mais mon cœur est sur bimoteur. Il est également notable que certains pilotes ont effacé le *swastika* de leurs dérives « pour raison de camouflage »...³

HM : Vous conservez cependant la tradition de la pin-up, celle des B-17, des P-51, des B-24... Est-elle indissociable de l'aviation militaire ?

RH : Sur Buck Danny il n'y a pas de Pin-up, ni chez Dauger d'ailleurs... pour l'instant ! Bon, j'aime bien les filles avec des formes qui les mettent à leur avantage on va dire. C'est clairement un petit plaisir personnel. Ceci dit, pendant la 2^e GM il y a eu une sexualité complètement débridée, les pilotes savaient très bien que statistiquement en cinq missions ils étaient morts.

HM : Justement, nous parlons d'aviation militaire. La plupart de vos aventures se situent dans le contexte de l'aviation de la seconde guerre mondiale, seul le tome 1 d'« Au delà des nuages » nous a fait voler sur des engins civils des années trente. Est-ce un parti pris ?

RH : Non, comme vous l'avez dit il y a le tome 1 d'« Au delà des nuages ». Maintenant il est clair que c'est une période qui est un terreau. Il c'est passé énormément de choses, les avions sont plus farfelus les uns que les autres. Si nous traitions maintenant un conflit comme l'Afghanistan, c'est un conflit où il y a moins d'enjeux. Pendant la 2^e GM en une année la face de l'aviation avait changée. Il y a eu tellement de choses sur tous les fronts, on est passé du biplan au mur du son, bref en 5 ans il y a de tels changements que c'est un vrai plaisir à dessiner. Je pense qu'au bout d'un moment je vais saturer de cet univers, j'y reviendrai sûrement, mais je me tournerai très certainement vers la 1^{re} GM. Encore une fois, la 2^e GM est un tel terreau que l'on a pas assez de tout te une vie

² NDLR : Il s'agit vraisemblablement de l'Oblt. Ernst Schäfer. As de la chasse de nuit avec neuf victoires. Pilote au sein des 2./JG Herrmann, 1./JG300, et 2./JG302. Tué au combat le 29 juillet 1944.

³ NDLR : Il est également à noter que, durant la bataille d'Angleterre, Göring avait ordonné aux pilotes de la JG 53 d'effacer le « *Pik As* » de leurs Me 109. Certainement par protestation, les *swastikas* ont alors été effacés des dérives de l'ensemble de la Stab./JG 53.

pour traiter de tout ce que l'on voudrait. Un autre point est que les avions des conflits actuels se battent à coup de radar, un F-18 peut faire chasseur, reconnaissance, bombardier... bref un avion qui fait tout. A l'époque dont nous parlons chaque mission avait son avion, et puis les gars qui combattaient le faisaient « les yeux dans les yeux » pratiquement.



HM : Egalement, vous semblez plus attiré par la propulsion à hélices que par le réacteur. Avez-vous l'idée de vous attaquer un jour à l'épopée des pionniers de l'aviation, ou, puisque nous sommes ici à Toulouse, à l'aventure de l'aéropostale ?

RH : Peut être...le problème, et j'en ai parlé à mon scénariste, une BD, un film, une série, pour accrocher il faut un conflit à la base ! Un conflit entre personnes, une histoire d'amour. Là, le seuls conflit ce sont les éléments, quelqu'un qui se bat contre les éléments ce n'est pas une histoire en soi. Certes on peut faire capturer le héros par les berbères par exemple, mais il vaudra mieux trouver un conflit entre deux pilotes. L'Aéropostale c'est du vol de ligne. J'ai déjà fait des petites histoires, c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup.

HM : Romain merci beaucoup. Une dernière info, quand sortira le prochain numéro du « Grand Duc » ? Qu'elle suite aura t'il ?

RH : Il devrait paraître automne ou hiver prochain. Ensuite la série continuera sur un an ou deux, je ne veux pas me fermer de portes, on verra. Merci à vous également.

Blog de Romain Hugault : <http://romain-hugault.blogspot.com/>

Olivier Dauger : « Ciel en ruine »



HistoMag : Bonjour Olivier. Pouvez-vous également nous broser votre portrait en quelques mots ? Qu'est-ce qui vous a conduit à la BD et à la BD d'aviation particulièrement ?

O. Dauger : Je suis illustrateur pour la « com' » depuis 15 ans. La BD comme tous le monde j'en ai lu gamin, essentiellement Buck Danny. Mon arrivée dans la bande dessinée vient de ma rencontre avec le scénariste qui lui-même n'est pas scénariste de BD mais journaliste de presse moto. Nous avons en commun d'être intéressés par l'époque en tout cas, la 2^e GM est une période qui nous fascine et de plus nous aimons les vieux warbirds. Nous avons décidé de nous lancer au moment où Romain Hugault sortait « Le dernier envol », nous nous sommes dit qu'il se passait quelque chose. Mon scénariste est allé voir Romain, et en un mois nous rejoignons la collection.

HM : Votre histoire, Ciel en Ruine, nous conduit au sein d'une escadrille allemande, sur Me 262, lors des derniers mois de la seconde guerre ? Pourquoi ce choix ?

OD : Tout d'abord parce que mon scénariste était intéressé par les premiers jets, donc, nous étions obligés de commencer en 1944. De plus cette période -de fin 44 et les quelques mois de 45- n'est pas extrêmement traitée, surtout du côté allemand car ce moment prête plus à parler des Alliés.

HM : L'univers de Ciel en Ruine est en quelque sorte fantastique, vous associez une présence maléfique -sous les traits d'un chien- au héros de l'histoire qui « hérite » en quelque sorte de celle de son frère. La Luftwaffe, et derrière le nazisme, n'était-ils suffisamment porteurs de mal ?

OD : C'est une idée du scénariste, pour ma part je ne sais même pas où on va. Pourquoi un chien ? Parce que dans le mythe de Faust le diable a l'apparence d'un chien. Ce chien

maléfique permet un éclairage sur le régime. La part fantastique est là pour souligner ce qui nous est difficile d'exprimer comme les états d'âmes des pilotes. C'est une période tourmentée lors de laquelle des pilotes se battaient pour un régime en sachant fort bien qu'ils « allaient dans le mur ». Cette histoire n'est pas seulement celle de combats aériens, nous essayons d'élargir le propos.



HM : Justement, vous associez également Johannes à la Schwarze kapelle, et à l'échec de l'opération Valkyrie. Puis son jeune frère Nikolaus à la jeune résistance allemande dont Sophia Scholl est le symbole. Est-ce un souci de mettre ces pilotes en perspective par rapport au régime qu'ils servent, ou une manière de rendre hommage à la résistance allemande ?

OD : Majoritairement les gens ne connaissent pas l'histoire de Hans et Sophie Scholl, nous utilisons cela pour montrer que tout n'était pas noir ou blanc, que des allemands avaient conscience de la réalité du régime et qu'ils ont tenté quelque chose alors que le régime était encore très fort. Quand on parle de la résistance allemande on montre que tous ne cautionnaient pas le régime, pas « tous pourris » en quelque sorte. Ils n'étaient pas très nombreux mais ils existaient, aujourd'hui on en parle un peu plus.

HM : La série Ciel en Ruine est-elle destinée à être longue ? Avez-vous d'autres projets ? Si oui, lesquels ?

OD : Le troisième volume est en route, il y aura beaucoup de combats, beaucoup d'action. Ce volume va clore le premier cycle, et ensuite, si tout va bien, nous attaquerons un second cycle qui va se prolonger à Berlin. Nous y retrouverons des gens de la résistance allemande. Nous ferons également un flash-back en 1943 pour suivre le frère aîné, Johannes, sur le front de l'Est. Là où il rencontre un jeune chien... De plus cela nous permettra de varier les plaisirs, sortir de jets et dessiner un peu d'avions russes. Nous espérons que nous en avons pour quelques années !

Blog de « Ciel en ruine » : <http://cielenruine.blogspot.com/>



Le coin de lecture....

Par Philippe Massé et Stéphane Delogu

Cette fin d'année de 2008 a été riche en publications, 2009 s'annonce aussi prometteur est-ce l'effet de 65^{ème} anniversaire qui se met en marche ou la période de Noël attendue par certains éditeurs pour garnir les bottes du sapin. Les thèmes de ce mois –ci Bunkerarchéologie, uniformologie marine, Les collectionneurs vont être ravis puisque deux ouvrages viennent de paraître l'un chez histoire et collections l'autre chez Heimdal Le premier s'intéresse au GI et le second à la Wehrmacht.

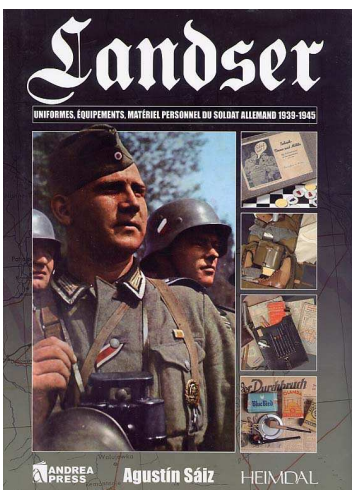
Histoire et collections : GI guide du collectionneur tome II (Henri-Paul Henjames)



Suite du tome I paru en 2003, ce nouvel ouvrage de 272 pages vient en complément de la précédente édition, chaque chapitre se trouve enrichi. Plus de mille articles composant le trousseau du GI ont été photographiés inventoriés et fichés. Guide de référence il viendra aider les collectionneurs et les historiens dans leurs recherches.

Prix : 44.95€

Heimdal : Landser (Augustin Saiz)

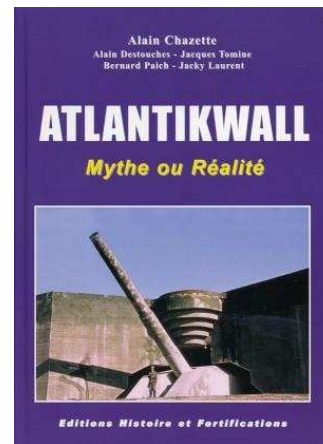


L'univers du soldat allemand n'est pas en reste qu'Augustin Saiz vient de faire paraître chez Heimdal un guide sur les uniformes, les équipements le matériel personnel du soldat allemand en 1939-1945. Cet ouvrage, édité en tirage limité, contient environs 1500 photos couleurs.

Prix : 59€

Histoire et fortifications : Atlantikwall - Mythe ou réalité (ouvrage collectif sous la direction d'Alain Chazette)

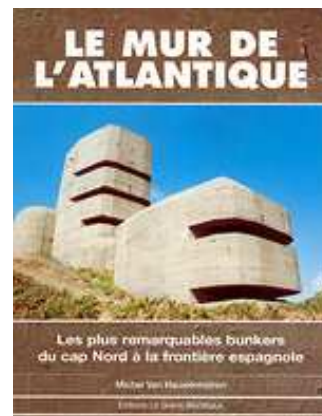
Presque 15 ans après la parution de son premier Atlantikwall chez Heimdal, Alain Chazette et son équipe viennent de récidiver. De Calais à Bayonne, toutes les fortifications du mur de l'Atlantique sont recensées.



Le travail de recherche est abouti les analyses sont très techniques, les crédits cartographiques et photographiques sont très riches. Seul bémol, le prix que je trouve un peu élevé et qui ne mets pas ce livre à la portée de toutes les bourses. Il reste cependant incontournable dans toutes bibliothèques dédiées au sujet.

Prix : 69€

Editions le grand Blockhaus : Le mur de l'atlantique (Michel Van Hauwermeiren)



Un magnifique complément d'Atlantikwall d'Alain Chazette, si ce dernier s'intéresse de manière très technique et détaillé, Michel Van Hauwermeiren lui à parcouru la côte Atlantique du cap Nord au cap Finistère 65 ans après pour établir une cartographie des blockhaus toujours en place. Le résultat est surprenant puisqu'on voit l'œuvre du temps engoutir une partie de ces vestiges. Les photos sont d'une excellente qualité le texte d'accompagnement généraliste est intéressant.

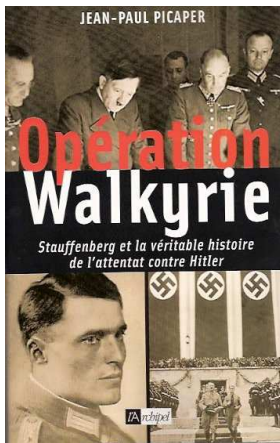
Prix : 28€

Editions de l'archipel : Opération Walkyrie Stauffenberg et la véritable histoire de l'attentat du 20 juillet 1944 (Jean Paul Picaper)

Le complot contre Adolf Hitler est l'événement le plus marquant de la résistance allemande au nazisme. Il visait à éliminer le dictateur, à revenir à la démocratie en Europe. Jean Paul Picaper revient sur l'organisation de ce complot et expose les raisons de cet échec. Cette enquête a conduit l'auteur à rencontrer des dizaines de témoins et descendants des conjurés de juillet 1944, parmi lesquels Franz Ludwig Stauffenberg (fils de Stauffenberg) ou Maria Deichmann veuve du comte Moltke.

Alors que toutes les tentatives d'assassinat avaient échoués, l'urgence se faisant sentir la mission est confiée à Claus Von Stauffenberg colonel qui avait un accès direct et régulier à Hitler.

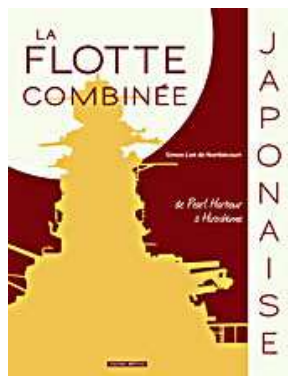
Lors d'une réunion au QG d'Hitler, Stauffenberg est chargé de placer deux charges explosives dans la pièce.



Handicapé (un œil perdu, amputé de sa main droite et de deux doigts de la main gauche) lors d'une opération en 1943 en Afrique du nord, il ne peut armer qu'une seule des deux charges. De plus, la mallette placée sous la table est déplacée par un officier ; l'explosion fera de nombreuses victimes, mais quelques rescapés survivront sans être mêmes blessés. La suite entraînera une répression sanglante.

Prix : 21€

Marines éditions : La Flotte combinée Japonaise (Simon Liot de Nortbécourt)

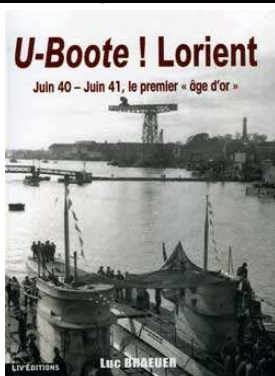


Peu de livres traitent de la Marine impériale japonaise, actrice principale de la guerre du pacifique. A la troisième place dans les tonnages en 1940, elle va faire livrer de nombreux combats en tenant tête et en infligeant de nombreuses pertes aux flottes occidentale et américaine. La marine japonaise fut certainement l'actrice principale de la guerre du Pacifique.

Ce premier livre de l'auteur, généraliste sur le sujet, mérite une attention particulière et se doit d'être encouragé même si mes préférences vont de loin vers le livre de Michel Ledet « Samouraï sur portes avions » qui lui est une références sur le flotte japonaise. Le prix est lui un peu élevé.

Prix : 40€

Liv'Éditions : U-Boote ! Lorient Juin 40 – Juin 41, livre premier « Age d'or » (Luc Brauer)



En à peine plus de quatre années, du 7 juillet 1940 au 9 septembre 1944, le port de Lorient a vu passer 203 différents U-Boote ainsi que deux sous-marins japonais. Jusqu'à 27 y ont fait escale en même temps fin mars - début avril 1943. Ce port fut incontestablement la plus importante base de sous-marins allemands de la Seconde Guerre mondiale.

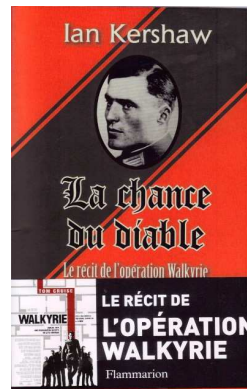
Ce premier tome, couvrant la période de juin 1940 à juin 1941, vous fera découvrir l'évacuation du port par la marine française et son combat pour l'honneur.

Il vous détaillera l'installation de la marine allemande à Lorient et la première année de présence des U-Boote dans ce port ainsi que les grandes étapes de la Bataille de l'Atlantique à laquelle ils participèrent. Vous connaîtrez la vie des équipages. Cet ouvrage est illustré par 400 exceptionnelles photos d'époque, un cahier couleur et par 13 cartes et plans. Un livre

indispensable à tous les passionnés de la Bataille de l'Atlantique, des sous-marins ou de l'histoire du port de Lorient.
Prix : 28 €

Philippe Massé

La chance du Diable – Ian Kershaw – Editions Flammarion.



Le 20 juillet 1944, une bombe éclate au quartier général de Hitler, la " Tanière du loup ". L'instigateur de l'attentat, Claus von Stauffenberg, rentre à Berlin, pour mettre en oeuvre le coup d'État qu'il a préparé avec les autres conjurés ; mais la nouvelle que le Führer a survécu fait tout échouer.

La " chance du diable a encore frappé et la vengeance de Hitler sera terrible... "

L'opération Walkyrie " a été un coup de tonnerre dans l'histoire du IIIe Reich. Il faut se représenter le courage de ces hommes d'honneur, dont le dilemme était terrible : tuer Hitler, c'était décapiter l'Allemagne alors que le pays se trouvait dans une situation critique, menacé de perdre la guerre ; cela signifiait, en cas d'échec, l'accusation de haute trahison, l'ignominie. Adapté de la biographie que Ian Kershaw spécialiste mondial du nazisme, a consacrée à Hitler, ce livre propose le récit, quasiment heure par heure, de l'attentat et de ses suites. Il éclaire la personnalité des conjurés et détaille le châtement qui s'est ensuivi à l'aide de documents très peu connus du grand public (rapports de la SS, récit des exécutions, dernières lettres des conjurés avant de mourir...). **Prix : 15 €** Sources : <http://www.amazon.fr>

La Bataille de Stonne – Eric Denis – Thématique Batailles



Eric Denis est non seulement membre éclairé du forum LE MONDE EN GUERRE, mais bien plus encore spécialiste de la campagne de 1940. Au travers de la Bataille de Stone, il nous invite à visiter l'histoire sous un angle différent, battant en brèche les thèses tendant à démontrer que l'Armée Française s'avouait vaincue avant même d'être entrée dans la bataille.

Dominique Lormier avait montré la voie en publiant « Comme des Lions », ouvrage dans lequel il démontrait que la combativité des soldats Français fut bien réelle, à des années lumière des portraits brossés jusqu'alors. Eric Denis s'est engouffré dans ces nouvelles pistes de recherches tout en s'appuyant sur une indispensable rigueur historique. Non seulement le lecteur apprend, mais il s'interroge. Au final, on en arrive à adhérer à la thèse développée par l'auteur tout au long de ce dossier publié par Batailles . L'Armée Française fut vaincue non pas en raison du manque de combativité de ses hommes, mais par sa structure d'une autre époque, qui si elle avait répondu à des exigences militaires modernes, aurait donné à la campagne de France un visage extrêmement différent. **Prix : 9,95 €**

Stéphane Delogu